MÉMOIRE

SUR LES

OPÉRATIONS DE L'AVANT-GARDE

DU HUITIÈME CORPS

DE LA GRANDE-ARMÉE.

Extrait de la 42e Livraison du JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES, du mois de mars 1829.

SAINT-DENIS.
IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
Rue de Paris, n° 8.

MÉMOIRE

SUR LES

OPÉRATIONS DE L'AVANT-GARDE
DU HUITIÈME CORPS
DE LA GRANDE-ARMÉE,

FORMÉ

DE TROUPES POLONAISES
en 1813.

Par un témoin oculaire. Umiński Jan Nep.

Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus.

Non quis sed quid.

PARIS.
CHEZ J. BARBEZAT, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.
GENÈVE.
MÊME MAISON.

1829.

AVANT-PROPOS.

En offrant ce mémoire au public, dans un moment où tant d'ouvrages militaires ont paru, et dont une partie tracée par des mains de maîtres a su, soit sous les rapports instructifs, soit par le récit de faits aussi curieux qu'importans, inspirer un intérêt général, j'étais bien loin d'ignorer que l'entreprise d'une brochure privée de ces avantages, peut paraître hasardée; mais fort de la conviction que l'homme qui ne connaît d'autre gloire que la gloire nationale, n'ayant qu'elle en vue, et consultant moins ses forces et son talent que son zèle, doit se mettre au-dessus de toutes les considérations, et ne jamais laisser échapper l'occasion qui se présente, d'appeler l'intérêt sur son pays; considérant, que tandis que les Polonais seuls paraissent être condamnés à voir tant de traits d'héroïsme et de dévouement ensevelis dans la nuit d'un éternel oubli, il n'y a point de nation qui n'ait tracé les noms et la part qu'ont pris ses guerriers aux dernières campagnes; j'ai cru devoir entreprendre cet ouvrage, qui bien qu'il ne contienne à la vérité que des mouvemens partiels du grand tout, doit néanmoins dissiper en partie cette obscurité, qui dérobe si cruellement aux con-

tem‌rains et à l'histoire, tant de gloire, seul fruit de si nombreux sacrifices.

N'ayant jamais eu de prétentions au titre d'auteur, je suis également bien loin d'en chercher ici la palme : simplement narrateur fidèle, indépendant et débarrassé de toute complaisance servile, j'offre au public avec une religieuse exactitude, ce dont j'ai été témoin oculaire ; et j'aime à croire qu'il accueillera avec plaisir des détails concernant une nation victime d'un partage qu'il me serait trop pénible de qualifier, nation aussi célèbre par sa bravoure et ce constant amour de la patrie, que par ses malheurs. Je présente des récits dans lesquels le jeune officier trouvera des sujets de méditation qui pourront jeter un nouveau jour sur le service de l'avant-garde, avec lequel il ne saurait se familiariser d'assez bonne heure ; et l'histoire me saura j'espère quelque gré de ces détails, dont la scrupuleuse vérité ne lui sera point sans utilité pour compléter son ouvrage. En outre je me suis décidé à cette entreprise par l'idée que le public, étonné de ce silence qui règne sur nos derniers faits d'armes, pourrait (autorisé par l'apparence) accuser les officiers polonais d'une coupable indifférence pour la gloire nationale. Certes, cette accusation serait aussi juste que la négligence serait criminelle, si elle n'était le résultat de circonstances étrangères auxquelles il a fallu céder. Mais une partie des officiers qui sont encore au service, malgré leur zèle et leur talent, ne sauraient, en raison de leur position présente, le faire avec toute l'exactitude que demande l'histoire ; et bien au contraire, ils seraient forcés à des retranchemens et à des ménagemens qui altéreraient également

la vérité et le mérite des faits. Au reste, ils sont dépourvus des matériaux qui en partie ont été perdus par les désastres de la guerre, et ceux qui restent, bien loin d'être à leur disposition, se trouvent dans les mains de ces personnes qui mettent trop de soin à effacer tout ce qui pourrait rappeler le souvenir de notre ancienne gloire, et pour qui, chercher à la relever, serait un prétexte de persécution, que chez eux le moindre soupçon amène.

Ainsi donc, puisque les circonstances s'opposent à ce que l'histoire de nos campagnes paraisse, je crois devoir rappeler à tous mes compagnons d'armes, à qui leur indépendance le permet, et qui sont en possession de quelques détails, quels qu'ils soient, concernant cet objet, de les publier, afin de conserver à l'histoire ces documens précieux, pour qu'un jour, par leur secours et lorsque cette fatalité ennemie, qui continue à peser de tout son poids sur notre malheureuse nation, fatiguée de sa rage, permettra à un plus beau jour de luire sur notre patrie, l'ensemble de l'histoire puisse être formé. Car alors, n'en doutons pas, il se trouvera un Tacite polonais qui, vengeant les noms et les faits du silence qui les couvre, saura les arracher à l'abîme de cet oubli dans lequel les malheurs et les ennemis de la patrie l'ont précipitée; alors il dira comment les Polonais, dignes descendans de ces ancêtres dont jadis la gloire remplissait l'univers, ont su, dans les dernières époques, par leur bravoure et leur dévouement, s'attirer l'admiration et le respect du monde entier, et comment par leur constance immuable, arrachant ces sentimens même à leurs ennemis, ils firent reluire l'éclat du nom polonais, presque tombé en

oubli; il citera ces braves qui tout en arrosant de leur sang les bords du Nil, du Tibre et du Tage, ne cherchaient rien autre chose que leur patrie perdue. Il dira, ce même historien, comment ceux qui, soit sur le champ de bataille, soit dans les cachots où l'amour de la patrie les a précipités pour y rendre leur dernier soupir; lorsque leurs yeux mourans allaient se fermer à jamais, s'efforçaient de les rouvrir pour les tourner encore une fois vers cette patrie, qui, de loin montrant son flanc déchiré, appelait des vengeurs. Oui, ombres sacrées, ce n'est qu'à cette époque que vous attend l'hommage dû à votre haute vertu, car ce n'est qu'alors que vos compatriotes, dont la reconnaissance ne sera plus comprimée par aucune influence étrangère, recueilleront avec respect vos noms, comme des reliques sacrées, les déposeront sur l'autel de la patrie, et les graveront dans le temple de l'immortalité.

Si, remplissant ici un devoir que je considère comme sacré pour un Polonais, je suis assez heureux d'offrir à mes frères d'armes un faible tribut dû à leurs vertus, et si mes compatriotes veulent, dans cette entreprise, reconnaître la source de mes intentions, et y trouver l'effet de cet amour de la patrie, envers laquelle mon attachement ardent s'accroît en proportion de ses malheurs, alors j'emporterai cette douce consolation, que ces événemens qui m'ont enlevé à toutes les relations sociales, n'ont pourtant su m'arracher le précieux avantage d'employer mes momens dans l'intérêt de la gloire nationale.

Ceux qui voudraient m'accuser d'avoir écrit dans une langue étrangère, trouveront mon excuse dans la difficulté

que j'aurais eu de livrer ces pages à l'impression dans un pays où la presse n'est pas libre, et dans le désir de communiquer aux étrangers des détails nationaux : je les confie à la langue française, comme à la plus propre à en assurer la conservation.

DÉSIGNATION DES RÉGIMENS POLONAIS

QUI FORMAIENT LE 8e CORPS EN 1813.

Commandant en chef : PRINCE PONIATOWSKI.

Chef d'état-major : *Général de division* ROZNIECKI.

Sous-chef d'état-major : *Général de brigade* RAUTENSTRAUCH.

NOMS DES GÉNÉRAUX DE		NUMÉROS des	NOMS DE LEUR	NOMBRE DE		EFFECTIF EN	
DIVISION.	BRIGADE.	RÉGIMENS.	COMMANDANT.	Bataillons.	Escadrons.	Hommes.	Chevaux.
		INFANTERIE.					
		1re DIVISION.					
KAMIENIÉCKI (Louis).	Malachowski (Casimir).	1er.	Piotrowski.	2 à 700	»	1400	»
	Sierawski.	12e.	Wierzbinski.	2 *id.*	»	1400	»
		15e.	Straszewski	2 *id.*	»	1400	»
		2e DIVISION.					
KRASINSKI (Isidore).	Grabowski (Etienne).	8e.	Stuart.	2 à 700	»	1400	»
	Paszkowski.	16e.	Bolesta.	2 *id.*	»	1400	»
		4e de la Vistule.	Malczewski.	2 *id.*	»	1400	»
Le Comte WALMI, commandant le 4e de réserve de							
		CAVALERIE.					
		1re DIVISION.					
Prince Antoine SULKOWSKI.	Weysenhoff.	4e chasseurs.	Dulfus.	»	3 à 180	540	540
	Turno.	5e *dito.*	Kornatowski.	»	3 *id.*	540	540
		6e lanciers.	Suchorzewski.	»	3 *id.*	540	540
		2e DIVISION.					
SOKOLNICKI (Michel).	Tolinski.	8e lanciers.	Potocki (Antoine).	»	3 à 180	540	540
	Kwasniewski.	12e hussards.	Sokolnicki.	»	3 *id.*	540	540
		16e lanciers.	Tarnowski.	»	3 *id.*	540	540
		AVANT-GARDE.					
	Uminski (Jean-Népom.)	14e cuirassiers.	Dziekonski.	»	1 à 180	180	180
		Régim. Cracus.	Major Rzuchowski.	»	4 à 220	880	880
		ARTILLERIE.					
			Redel.	5 batteries à 160		800	570
				1 *id.* d'art. lég. *id*		160	222
TOTAL. . .	6 Batteries d'artillerie.			12 bataill.	23 esc.	13,660	5,092

MÉMOIRE

SUR LES

OPÉRATIONS DE L'AVANT-GARDE

DU HUITIÈME CORPS

DE LA GRANDE-ARMÉE,

FORMÉ DE TROUPES POLONAISES, EN 1813.

Les troupes polonaises, dont la force montait à 10,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, avec 50 pièces de canon, formant le 8e corps de la grande-armée, et le 4e corps de réserve de cavalerie, le tout sous les ordres du prince Poniatowski, commandant en chef de l'armée polonaise, se sont réunies le 15 août à Zittau, et ont établi une chaîne de postes de communication le long de la frontière de Bohême, depuis Ostritz jusqu'à Wigort, appuyant les premiers postes du maréchal, duc de Tarente, dont le quartier-général était à Lœwenberg. Le 17, le corps se reporta en avant sur Zittau, et occupa une position sur l'Ekersberg.

Il est notoire qu'à l'époque où les hostilités recommencèrent, les forces ennemies étaient partagées en trois armées principales, dont une couvrait Berlin, la seconde se concentrait en Silésie, et la troisième, sous la dénomination de grande-armée, s'était réunie en Bohême.

L'empereur Napoléon se décida à recommencer la campagne en attaquant l'armée de Silésie, et ensuite il conçut l'idée de s'emparer des défilés de la Bohême, et de faire passer à ses troupes

les chaînes des montagnes qui séparent la Luzace de ce pays; voulant, par ces mouvemens, faire accroire à l'ennemi, dont la grande-armée s'était concentrée près de Budyn derrière l'Eger, que son plan était de déboucher de la Luzace sur Prague.

Ce mouvement avait un double but, celui de donner le change à l'ennemi, et en même temps, en masquant sa marche en Silésie, celui d'empêcher l'armée de Bohême de porter des secours à l'armée attaquée.

En conséquence de ce plan, l'empereur, après avoir donné ordre au général Lefebvre-Desnouettes d'occuper, avec sa cavalerie et une division d'infanterie, la ville de Rumburg, et de s'emparer du défilé de Georgenthal, ordonna en même temps au prince Poniatowski de faire occuper Friedland.

Cet ordre arriva le 17 matin, et le prince Poniatowski chargea le général Jean-Népomucène Uminski de cette expédition. A deux heures après midi, 500 hommes d'infanterie sous les ordres du chef de bataillon Rybinski, 120 cuirassiers, le régiment des *Cracus*, fort de 800 hommes, et deux pièces d'artillerie légère, se réunirent à Hirschfeld, et se portèrent en avant. Arrivés à Reichenau, le général ayant une grande forêt à passer dans un pays coupé, sans avoir la moindre notion, soit sur la force, soit sur la position de l'ennemi, crut qu'il était prudent de laisser les deux pièces, et de marcher avec le reste sur Kunnersdorf et Friedland.

A la première nouvelle de notre invasion, l'ennemi posté à Friedland, et fort de 300 chasseurs à pied et 200 hussards, se porta au-devant de nous. A la sortie du bois, nous trouvâmes la plaine occupée par les tirailleurs qui voulaient nous disputer le terrain, tandis que la cavalerie formée en ligne les protégeait. Le général fit déployer les *Cracus* et charger les tirailleurs, et pendant que les cuirassiers se portaient au trot contre les hus-

sards, l'infanterie, en débouchant de la forêt, se formait en colonne et marchait en avant. L'ennemi fut repoussé au-delà de Friedland avec une perte de 30 hommes tués, blessés et prisonniers. L'avant-garde eut 9 hommes tués et 8 blessés. La nuit ne permettant point de poursuivre l'ennemi, nous prîmes position sur la droite de Friedland, qui fut occupé par un poste d'infanterie. Les avant-postes furent établis sur la route de Reichenberg. L'artillerie nous rejoignit la nuit.

Dans cette petite affaire, le chef d'escadron du régiment des *Cracus*, Ploszczynski se distingua particulièrement en conduisant cette troupe nouvelle pour la première fois devant l'ennemi.

On apprit par les prisonniers qu'ils faisaient partie du corps du lieutenant-général comte Bubna, fort de 8000 hommes, et dont le général Neuperg venait de prendre le commandement.

Le 18, jour où le prince Poniatowski, après un combat assez vif, s'empara du défilé et de la ville de Gabel, une reconnaissance envoyée sur Seidenberg apprit au général que cet endroit était occupé par l'ennemi, qui l'en avait repoussée avec perte de trois hommes blessés. Nous sûmes en même temps que l'ennemi s'était renforcé à Dittersbach d'un bataillon de chasseurs à pied, de trois pièces de canon, et de deux escadrons de hussards, et qu'il occupait Neustaedel et Raspenau avec quelques troupes légères; c'est pourquoi le 19, le général jugea à propos de faire changer l'avant-garde de position, en mettant la ville de Friedland devant son front, et en observant la route de Neustaedel. Les avant-postes restèrent sur la route de Reichenberg afin de masquer ces mouvemens.

Le même jour, le général après s'être vainement donné toutes les peines possibles pour acquérir quelques renseignemens sur les mouvemens de l'armée de Bohême, eut le bonheur d'intercepter une correspondance, qui annonçait que les armées enne-

mies étaient réunies, que le corps autrichien du comte Kleinau était à Marschau, le corps prussien du lieutenant-général Kleist, à Rautnitz, et le corps russe sous les ordres du général Wittgenstein à Boudyn; que le quartier-général du prince Schwarzenberg était entre Iungfer-Teinitz et Laun, et que le 20, une grande revue des troupes autrichiennes réunies, aurait lieu dans les plaines entre Iungfer-Teinitz et Wranny, et que les trois monarques s'y rendraient de Prague.

Le général jugeant ces renseignemens d'une grande importance, les envoya sur le champ par son aide-de-camp directement à l'empereur, qui se trouvait à Zittau.

Le 20 août, d'après l'ordre spécial reçu directement de l'Empereur, de s'emparer de Reichenberg, le général attaqua à Pittersbach, l'ennemi fort de 800 chasseurs à pied, 500 hussards et trois pièces de canon dont un obusier. On vit que le but de l'ennemi n'était pas de tenir sur ce point, il commença sa retraite sur le chemin de Reichenberg; en disputant le terrain, il se mettait en bataille partout où le pays le lui permettait. Notre cavalerie, soutenue par l'infanterie et les pièces, se précipita sur lui, et le força de quitter les positions toujours avec perte. En arrière du village Einsiedel, il parut que l'ennemi voulait tenir, il engagea une canonnade, mais notre artillerie sous les ordres du lieutenant Wierzbicki, excellent officier, réussit à lui démonter une pièce, qu'il eut bien de la peine à sauver.

En recevant l'ordre d'attaquer l'ennemi, le général Uminski fut en même temps prévenu par le major-général, qu'une colonne, sous les ordres du général Bruno, commandant la cavalerie du 2ᵉ corps, marcherait en même temps par Kratzau sur Reichenberg; c'est pourquoi ce général, pour détourner l'attention de l'ennemi de ce côté, envoya deux compagnies de *cracus*, qui, malgré les montagnes, voltigèrent avec leurs petits

chevaux sur le flanc droit de l'ennemi, et lui faisaient craindre d'être coupé de Reichenberg, ce qui lui fit précipiter sa retraite; et, nous abandonnant la ville, il se retira jusqu'à Libenau. Ce combat coûta à l'ennemi 33 hommes tués, dont 3 officiers, 50 à 60 blessés, et 40 prisonniers. Notre perte fut de 31 hommes tués, dont un officier, et 27 blessés, dont 2 officiers.

Le général Bruno, qui avait ordre de régler sa marche de manière à couper l'ennemi de Reichenberg, marcha avec une lenteur aussi inconcevable qu'impardonnable ; et, n'y arrivant qu'à minuit, il fut cause que l'ennemi échappa à une destruction qui ne pouvait manquer, si, vers huit heures seulement il avait occupé Reichenberg, seul point de retraite qu'avait l'ennemi. Il donna pour toute réponse au général Uminski, qui lui faisait des observations sur sa lenteur, qu'ayant entendu le canon, il avait cru devoir marcher avec prudence et précaution.

Le 21 août, l'avant-garde occupait, comme la veille, la ville et une position dominante sur la route de Friedland, tandis que le général Bruno, avec 2 bataillons corses, 400 hussards westphaliens, et 3 pièces de canon, se plaça à notre droite sur la route de Kratzau. Après midi, il releva les postes de notre infanterie, qui, conjointement avec l'artillerie, reçut l'ordre de rejoindre le 8e corps, qui avait momentanément été destiné à marcher sur Dresde. Cette journée, ainsi que la suivante, se passèrent tranquillement de part et d'autre, sans tirer un coup de fusil; mais la nuit du 22 au 23 devait amener un événement qui, inouï jusqu'à nos temps, devait trouver plus tard tant d'imitateurs; événement dont l'histoire saura faire justice, en le mentionnant et en citant les noms de leurs auteurs, avec le même mépris et la même indignation dont est pénétré tout homme, de quelque nation qu'il soit, pour qui l'honneur n'est pas un mot vide de sens, et qui, connaissant la valeur et la sain-

teté de ce sentiment, et l'envisageant comme l'unique base des vertus militaires, conçoit qu'on ne transige jamais avec ces principes sacrés, sans flétrir son nom du sceau de l'infamie, dont aucun prétexte de patriotisme ne saurait absoudre. Mais enfin, le temps des chevaliers sans peur et sans reproches était passé, et tous les moyens semblaient être légitimes.

Le 23, à 4 heures du matin, le capitaine des *cracus* Celinski, qui était de service, n'ayant trouvé à notre aile droite, en faisant la ronde du matin, ni grandes gardes ni vedettes, accourut au bivouac près du général Uminski, pour lui en faire le rapport. Le général fit de suite monter la troupe à cheval, et envoya des patrouilles du côté de Libenau, se rendant de sa personne chez le général Bruno, qui, très-tranquillement, reposait dans son logement et ne savait rien de ce qui s'était passé. A la suite du récit du général Uminski, il envoya son aide-de-camp au bivouac, pour prendre sur cet événement des informations du colonel Hamerstein, commandant cette troupe. Mais quel fut son étonnement lorsque l'aide-de-camp, de retour, lui annonça que les bivouacs des hussards ne laissaient que les traces qu'ils y avaient été, et que le colonel Hamerstein était, avec son régiment, passé à l'ennemi.

Le général Uminski ne doutant point qu'une troupe qui venait de commettre la plus noire des trahisons, pourrait, pour accomplir le crime, dévoiler à l'ennemi notre force et notre position, et lui servir de guide, conseilla au général Bruno de se retirer momentanément sur Kratzau, pour revenir vers le soir, sans offrir à l'ennemi les avantages que la trahison lui avait préparés. Le général français conçut sa position, et à 7 heures du matin nous effectuâmes notre retraite sur Kratzau sans être inquiétés. De là, le général Bruno annonça l'événement directement à l'empereur.

Après avoir fait reposer les troupes, nous nous remîmes en marche à 3 heures après midi, sur Reichenberg, point essentiel, d'où l'ennemi, battant le pays, pouvait inquiéter nos communications, et faciliter les siennes avec l'armée de Silésie.

Les suppositions du général Uminski ne furent que trop justifiées par l'arrivée de l'ennemi deux heures après notre départ à Reichenberg, où il ne fut pas peu étonné de notre prompte disparition, et, voyant ses projets trompés, il envoya des postes, que nous rencontrâmes au moment de notre départ de Kratzau, à une lieue de cet endroit. Ils furent culbutés et poursuivis par notre cavalerie. En avant de la ville de Reichenberg, 4 compagnies des chasseurs à pied et 400 hussards firent mine de vouloir nous disputer la ville; mais après une fusillade assez vive, et quelques coups de canon tirés de notre part, nos tirailleurs de cavalerie et d'infanterie les délogèrent du faubourg et de la ville, et leur firent des prisonniers. Vers les 9 heures du soir et pendant la nuit, les Autrichiens essayèrent à plusieurs reprises de reprendre la ville; on se battit avec acharnement, même quelques charges à la baïonnette eurent lieu en avant des faubourgs, sur le chemin de Libenau; mais toutes leurs tentatives furent infructueuses et échouèrent contre la bravoure des tirailleurs corses, animés par le brillant courage de leur chef de bataillon, comte Tiburce Sébastiani. Nous restâmes maîtres de la ville, qu'ils nous abandonnèrent avec un officier et 47 hommes tués; notre perte fut 7 hommes tués, mais 53 blessés, dont 8 *cracus*. Nous passâmes le reste de la nuit sous les armes sans être inquiétés.

Entre les prisonniers faits ce jour-là, il y avait un vieux hussard hongrois qui était inconsolable, non de son état, ni des coups de lances qu'il avait reçus; mais de l'idée d'avoir été fait prisonnier par des gens dont l'apparence, comme celle de leurs

chevaux, ressemblait, d'après lui, si peu à de la cavalerie. Il parlait des *cracus*.

Le 24 août matin, le général Bruno reçut l'ordre de rejoindre son corps d'armée qui marchait sur Dresde. Notre avant-garde, forte seulement du régiment des *cracus* et de l'escadron de cuirassiers, se retira sur Kratzau, pour y attendre 4 pièces et 500 hommes d'infanterie, qui furent envoyés par le prince Poniatowski, et qui arrivèrent à 6 heures du soir. La nuit fut tranquille.

Le 25, au matin, le général Uminski, décidé à se reporter sur Reichenberg, crut nécessaire d'effectuer ce mouvement, de manière à s'assurer de la route qui conduit de Reichenberg à Friedland, non seulement en admettant qu'elle pouvait être occupée par l'ennemi, mais encore pour lui faire supposer un mouvement combiné. En conséquence, il détacha quatre cents hommes commandés par le major Rzuchowski, avec l'ordre de rejoindre ce grand chemin, et de marcher par là sur Reichenberg, en même temps que le général marcherait, avec le reste de sa troupe, directement sur ladite ville. Les Autrichiens, mis par ce mouvement dans l'incertitude sur nos vraies intentions, ainsi que sur nos forces, ne regardèrent plus Reichenberg que comme un poste, et se retirèrent sur le village de Rochlitz, situé sur la route de Libenau, et qu'ils occupèrent avec douze cents hommes. Nous reprîmes nos anciennes positions, à cheval sur la route de Friedland et de Kratzau, en observant les mouvemens de l'ennemi, qui occupait également Christdorf avec un régiment d'infanterie hongroise et quelques escadrons de hussards, tandis qu'avec le reste de ses forces, qu'on pouvait évaluer à cinq mille hommes, il occupait Nîmes, vis-à-vis de Gabel. C'était là toute la force de l'ennemi qui se trouvait sur la rive droite de l'Elbe.

Le 26, le prince Poniatowski, pour établir une communication entre Zittau, Gabel et Reichenberg, fit placer un poste de soixante-dix hommes du régiment de la Vistule à Kratzau, qui s'y barricada dans une maison en maçonnerie. Le même jour il fut attaqué par deux compagnies de Croates et un escadron de hussards. Les grandes-gardes furent enlevées, et l'ennemi attaqua le poste barricadé; mais il fut repoussé avec une perte considérable de plusieurs hommes tués et blessés, et se retira sur Christdorf. Nous eûmes à regretter, outre les dix-neuf hommes de la grande-garde, un lieutenant et six hommes tués.

A la première nouvelle de cette attaque, le général y envoya du secours; et, ayant eu vent que l'ennemi projetait une attaque combinée, passa avec le reste des troupes en arrière de la Neisse à portée des routes de Friedland et de Kratzau. Nous employâmes la journée à remuer quelques terres pour couvrir nos pièces, et à fortifier des postes d'infanterie sur nos ailes, par quelques abatis. Le temps fut détestable pendant toute la journée; la pluie tombant par torrens, et enflant prodigieusement la Neisse, la rendit aussi impraticable que la Katzbach et le Bober l'étaient devenus à cette époque.

Dans la nuit du 26 au 27, le général reçut l'ordre de se reporter sur Kratzau; mais en même temps il fut averti que l'ennemi, selon toutes les apparences, gênerait ce mouvement. L'obscurité extrême, ainsi que la crue des eaux, rendait ce mouvement très-difficile. Les ponts étaient emportés ou submergés. Les guides même, dont un se noya en cherchant les ponts, ne pouvaient nous être utiles. Cependant, après beaucoup de peine, le passage fut exécuté à la pointe du jour, et nous arrivâmes à six heures du matin à Kratzau, sans avoir été inquiétés. Nous prîmes position le long de la Neisse, en occupant Kratzau, comme avant-poste. Weisskirch et le pont sur la Neisse furent

gardés par un fort détachement, pendant que le major Rzuchowski, avec trois cent cinquante hommes, fut posté à Einsiedel, pour observer la route de Friedland, sur Reichenberg; et comme la Neisse, qui coulait devant nous était impraticable à cause des pluies continuelles, et que les avenues du pont de Kratzau furent barricadées, et qu'outre le pont en pierre de Schwaram, qui fut occupé par un poste, tous les autres jusqu'à Einsiedel furent détruits, nous nous trouvâmes par ces dispositions couverts sur notre front. Au reste, de fortes patrouilles et des reconnaissances furent continuellement en chemin sur Reichenberg.

La journée du 28 se passa tranquillement, nous restâmes dans notre position; l'ennemi occupa Reichenberg et Christdorf. Le 9, l'ennemi ayant apparemment déjà des nouvelles de la bataille de la Katzbach, et des progrès que faisait l'armée de Silésie, et sentant d'autant plus la nécessité d'établir une communication avec elle, envoya un détachement de 400 hussards sur Friedland, qui guidé par des habitans dans des sentiers inconnus, tomba inopinément sur une grande-garde placée en avant d'Einsiedel, l'enleva en partie, et la dispersa.

Un poste de 30 cracus et de 20 fantassins, placés comme soutien de la grande-garde, fut attaqué et essaya de se retirer; mais pressé par le nombre, il fut coupé d'Einsiedel, et perdit les deux tiers de son monde, tant tués que prisonniers. Le major Rzuchowski, placé à Einsiedel, y fut attaqué de suite, et ce brave officier, non seulement repoussa les tentatives de l'ennemi, qui laissa huit hussards tués, mais encore il le poursuivit jusque vers Reichenberg. Tandis que cela se passait sur la route de Friedland, le général apprit par ses patrouilles, que l'ennemi arrivait également par la route de Reichenberg à Kratzau. Effectivement, peu de temps après, plusieurs compagnies de chasseurs à pied et un escadron de hussards arrivèrent pour établir un pont sur la

Neisse, à Markersdorf. Le général s'y porta de suite en personne, avec trois compagnies d'infanterie qui, placées dans les broussailles, firent, par un feu bien dirigé, échouer les tentatives de l'ennemi.

D'après les nouvelles que le général reçut du quartier-général, il apprit la victoire remportée par l'empereur à Dresde, mais en même temps, la défaite de ses lieutenans à Grossbern et à la Katzbach; et le même jour nos patrouilles, envoyées à Friedland et au-delà, nous annoncèrent que l'avant-garde de l'armée de Silésie, forte de 8,000 chevaux, était à Lauban. Ces incidens imposèrent au général la nécessité, non seulement de redoubler de vigilance, mais aussi de porter principalement son attention du côté de Friedland et de Neustaedel; c'est pourquoi de fréquens détachemens furent envoyés sur ces points.

Le 30, le général ne pouvant obtenir aucun renseignement sur la position de l'ennemi, ne sachant pas s'il était encore à Christdorf, et admettant qu'il pourrait méditer quelques projets sur notre gauche, pour se rapprocher et faire un mouvement combiné avec l'armée de Silésie, dont le gros était sur la Queisse, voulut avoir là-dessus des notions positives, et demanda au chef de bataillon Rybinski un sous-officier à toute épreuve, qui, avec six hommes, serait envoyé sur Christdorf pour amener, coûte qui coûte, un prisonnier, afin d'en obtenir quelques nouvelles. Le choix tomba sur le sergent Zarzycki, du 16e d'infanterie. Le général lui exposa l'importance de sa mission, et l'orientant sur le terrain, aussi coupé que boisé, qu'il avait à parcourir, lui recommanda l'exécution positive de sa destination; ce brave répondait du succès. Arrivé en silence et avec beaucoup de précaution, pendant une nuit très-obscure, dans la grande forêt en avant de Christdorf, il se sentit soudain percé d'un coup de baïonnette; mais sans jeter un cri, qui aurait été si naturel dans

sa position douloureuse, ne songeant qu'à réussir dans sa commission, il saisit son adversaire, que les soldats empoignèrent; ils retirèrent la baïonnette du sein de leur commandant, qu'ils amenèrent conjointement avec le caporal hongrois qui lui avait porté cette blessure. Tous les soins possibles furent employés infructueusement pour sauver ce brave; il mourut de cette blessure, heureux d'avoir rempli sa mission d'une manière si honorable.

En mentionnant ce fait héroïque, j'ai cru non seulement faire plaisir au lecteur qui, aimant à porter le tribut d'admiration aux prodiges de valeur, et appréciant toutes les belles actions, lira avec enthousiasme ce dévouement peu ordinaire; mais en même temps, j'ai désiré mettre la mémoire de ce brave à l'abri du sort de ses semblables, qui, par leur devouement, ont acquis des droits à la mémoire de leurs contemporains, et dont malheureusement les noms sont ensevelis dans un oubli éternel (1).

Le 31 nous apprîmes qu'il y avait des partis russes à Bellmansdorf et Pieper.

Les échecs que l'armée française avait éprouvés et que la défaite du général Vandamme a complétés firent changer à l'empereur les projets et les dispositions, à la suite desquelles le 8e

---

(1) Pour en citer un. Dans la guerre de l'indépendance polonaise de 1794, à Gnesen, deux paysans du bataillon des Kossiniery (gens armés de faulx), dont malheureusement les noms me sont inconnus, furent placés comme actionnaires près des prisonniers. Le corps fut forcé de se retirer et on oublia de relever ces malheureux. Les Prussiens arrivés s'empressèrent de délivrer leurs prisonniers, et y trouvant les deux sentinelles, les sommèrent de se rendre; mais toutes les représentations que leur dévouement inspirait à l'officier prussien, les assurant qu'ils étaient abandonnés, furent infructueuses. Ils se laissèrent sabrer à leur poste.

corps quitta Zittau pour marcher sur Rumburg. Le général Uminski reçut l'ordre de se mettre en marche vers Zittau, à la pointe du jour, pour former l'arrière-garde du corps. Au reçu de cet ordre, tous les postes furent relevés en silence et avec beaucoup de précaution, les ponts de Kratzau et de Weisskirch furent rompus, et nous marchâmes sur Krottau, où un bataillon du régiment de la Vistule, qui était posté à Pankratz, nous rejoignit, pour renforcer l'arrière-garde. Le major Rzuchowski reçut l'ordre de marcher directement sur Reichenau, pour couvrir le flanc, et de là arriver à la nuit tombante à Zittau.

Dès qu'il commença à faire obscur, le général avec ses troupes quitta Krottau, et marcha sur Zittau, où encore un renfort de 400 hommes d'infanterie et de trois pièces d'artillerie légère l'attendait; avec lesquels la force de l'arrière-garde se montait à 2,700 hommes et 6 bouches à feu.

Le général sachant le corps du général Langeron déjà à Lauban, et ses troupes d'avant-garde à Ostritz, et apprenant que de gros détachemens de cavalerie se montraient à Herrnhut et Neusaltz, fit évacuer Zittau à tout ce qui y restait, et après avoir envoyé des détachemens, pour couvrir notre flanc droit, il se mit en marche à minuit, sur Rumburg; où, arrivés à la pointe du jour, nous rejoignîmes le corps. Les *cracus* furent établis sur les routes de Neusaltz, Herrnhut et Zittau et un bataillon fut placé sur celle de Georgenthal.

Le 3 septembre, une patrouille de 10 cracus, commandée par le lieutenant Malinowski, fut envoyée sur Neusaltz; par une négligence impardonnable de cet officier, qui entra dans le village de Giesdorf sans s'éclairer, elle fut enlevée par 60 cosaques du corps du général Sacken, qui avait son avant-garde à Rodowitz et Niteen, sur le grand chemin de Dresde. Ce jour-là, tous les avant-postes furent en présence; l'armée ennemie de Silésie occupait

Lebau et Herrnhut, et avait ses avant-postes à Waldorf et Eybau. Le même jour au matin, le général Neuperg occupa Zittau. Le 8e corps et le 4e de cavalerie de réserve se replièrent sur Schlukenau. Le général Uminski, dont l'arrière-garde fut renforcée du régiment de la Vistule, resta à Rumburg, qu'il ne quitta que le 4 au matin, pour marcher sur Schlukenau, où, en arrivant, les avant-postes à peine placés, furent attaqués par deux détachemens qui venaient sur la route de Neusaltz et de Rumburg. L'ennemi fut repoussé, mais il revint à plusieurs reprises nous alarmer.

L'empereur ayant appris que l'armée de Silésie avançait sur Dresde, vint au-devant d'elle, pour lui livrer bataille : mais l'ennemi repassa la Neisse, et se retira jusqu'à Lauban. L'empereur coucha le 5 à Hochkirch. A la suite de ce mouvement, le 8e corps reçut l'ordre de se porter à Lœbau, sur le grand chemin qui conduit de Zittau à Dresde, pour couvrir la droite de l'armée qui était à Goerlitz. A la pointe du jour, le corps se mit en marche. Le général Uminski, n'ayant que de la cavalerie, un bataillon et deux pièces, partit à 9 heures du matin, en prenant sa direction par Georg'swalde, Ebersbach et Kottmansdorff, pour éclairer et couvrir la gauche du 8e corps. A peine eûmes-nous quitté la ville, qu'un détachement d'à-peu près 600 chevaux, dragons, cosaques et hussards russes, entra à Schlukenau et se montra à quelques centaines de pas de notre arrière-garde ; quelques coups de canon lui ont fait rebrousser chemin, et nous marchâmes sans être inquiétés. Mais en débouchant du bois, vis-à-vis de Hempel et de Georgenwalde, nous aperçûmes quelques escadrons de cosaques, qui se portaient vers Ebersbach. Le général les fit charger, sur le champ, par le major Rzuchowski avec deux escadrons de cracus, et ordonna également au capitaine Celinski, de couper à l'ennemi, avec deux compagnies de

cracus, le chemin de Hernnhut. Ces deux mouvemens furent exécutés avec promptitude, et le brave major Rzuchowki chargea avec tant d'impétuosité, que les cosaques prirent la fuite; mais ils trouvèrent sur leur route le capitaine Celinski qui les reçut. Ils perdirent 30 hommes tués, 18 blessés, 50 prisonniers et nous prîmes au-delà de cent chevaux. Nous n'eûmes que trois blessés dans cette affaire.

C'était la première fois que ces braves (1) se mesuraient avec

---

(1) Les *cracus* furent le seul fruit de cette confédération qui, proclamée avec tant d'emphase, et devant par son acte, faire monter à cheval tous les habitans pour reconquérir cette patrie perdue, s'est bornée à de belles proclamations et commit par là une faute irréparable dont nous sommes si cruellement punis, n'ayant pas mis toute l'énergie et toute abnégation personnelle pour profiter de cette belle occasion, que les circonstances nous avaient si heureusement amenée; sentiment qui seul fait réussir ces grandes entreprises, que les malheurs de la patrie ont droit de réclamer comme seule possibilité de la sauver. Aussi, pour tout potage, quinze cents hommes de ces soi-disant cosaques furent fournis uniquement par cette province de la grande Pologne, qui jamais ne se laissa devancer lorsqu'il s'agissait de porter des sacrifices sur l'autel de la patrie; et rejoignirent à Pétrikau l'armée, qui, en conséquence d'une convention clandestine, que l'allié Schwarzenberg conclut à Minsk, près de Varsovie, avec les Russes, fut forcée de quitter cette capitale et de se retirer sur Cracovie.

Le prince Poniatowski ordonna que ce détachement fût incorporé dans la brigade du général Uminski, qui commandait l'arrière-garde.

Ce général, à son arrivée à Czenstochowa, jugea que cette masse informe, montée sur de petits chevaux de paysans, ne pouvait être incorporée dans les régimens de ligne. Il en fit son rapport au prince, et lui présenta le projet de donner à l'infanterie ceux qui étaient le moins propres pour le service de la cavalerie, et de former du restant un régiment qui serait capable du service d'avant-postes; et ne trouvant pas à propos qu'un régiment polonais ait, même de nom, quelque analogie avec les Russes, il proposa de donner à ce régiment le nom de *Cracus* qui se rattachait à tant de souvenirs, tant, par la proximité de Cracovie, jadis notre capitale et alors le seul point

les cosaques, et je crois pouvoir affirmer que c'est l'heureuse issue de cette petite affaire qui enfanta dans ce régiment tout nouvellement formé ce bon esprit, qui l'anima pendant toute la campagne, et qui lui valut cette belle réputation dans l'armée, qu'il soutint jusqu'aux barrières de Paris. Car il est hors de doute qu'une troupe nouvelle, par les premiers avantages qu'elle remporte, acquiert cette confiance de soi-même, que l'amour-propre enfante, et qui rend plus d'à moitié vainqueur celui qui, avant d'en venir aux mains, se flatte d'obtenir la victoire. En conséquence, je crois qu'il est essentiel que chaque chef qui conduit une troupe nouvelle doit éviter tout engagement douteux; car la première impression que reçoit le soldat est celle qui le domine à jamais. Cette vérité est trop consacrée par l'expérience.

Les troupes à qui nous avions eu affaire appartenaient au général Witt, et faisaient partie du corps du général Wassiltschikoff, qui peu de jours avant avait reçu toute la cavalerie des avant-gardes du corps de Silésie, pour faire la petite guerre. Nous passâmes le reste de la journée à Hotmansdorf et vers le soir nous nous mîmes en marche sur Loebau, que nous dépassâmes pour prendre position au village d'Ebersdorf, à cheval sur la route de Herrnhut, pour former de rechef l'avant-garde du corps qui resta à Loebau.

---

que l'ennemi ne souillait pas de sa présence, que par la bravoure avec laquelle les paysans Cracoviens se sont toujours distingués. Le prince approuvant ce projet en confia l'exécution au général; et peu de mois après, nous avons vu ce régiment, non-seulement remplir le pénible service d'avant-poste avec autant de zèle et de sagacité que de bravoure; mais même le champ de bataille de Leipzig les a vus occuper une place dans la ligne de bataille et enfoncer l'infanterie autrichienne.

Honneur à nos bons paysans Polonais!

Le 6, le général envoya, sur Herrnhut, une forte reconnaissance commandée par le major Rzuchowski, qui rencontra une centaine de hussards prussiens de Brandebourg; après quelques escarmouches, il les repoussa et leur fit quelques prisonniers, en se portant jusqu'à Oberseifersdorf, sur la route de Zittau; mais là, plusieurs escadrons de cavalerie prussienne s'opposèrent à ses progrès; c'étaient des troupes qui couvraient la retraite de l'ennemi, qui ce jour-là allait repasser la Queisse.

Le 7, au soir, le général envoya de nouveau le colonel Dziekonski, avec 200 hommes d'infanterie et 150 cracus, sur Oberseifersdorf, avec ordre de reconnaître l'ennemi, que nous avions devant nous et d'apprendre sa force à Zittau. Cette fois-ci, il trouva dans le village un escadron de hussards autrichiens, et une compagnie de chasseurs à pied; il les attaqua, les força de se retirer, et marcha jusqu'à Ekersberg, où, à dix heures du soir, il arriva devant le camp autrichien, qu'il trouva sous les armes. Après avoir rempli sa mission, il revint et amena 9 prisonniers, qui nous apprirent, que l'ennemi que nous avions devant nous était la deuxième division autrichienne, forte de 8,000 hommes, sous les ordres du comte Bubna, qui en avait pris le commandement.

Le 8, le général ayant appris le mouvement rétrograde de l'empereur, qui n'avait pas pu décider l'ennemi à accepter une bataille, et apprenant de même que l'armée de Silésie était de nouveau en marche, crut d'autant plus nécessaire de s'éclairer et d'être au courant du mouvement de l'ennemi, et envoya donc le major Rzuchowski, avec 300 chevaux, sur Zittau, en lui recommandant principalement de fixer son attention sur la gauche, pour avoir des nouvelles de l'armée de Silésie. Cet officier rencontra déjà en avant de Herrnhut, deux régimens de cosaques, et un de dragons russes. Sa mission n'étant pas le combat, il se

retira lentement après en avoir fait avertir le général, qui se porta sur le champ, avec le reste de sa cavalerie en avant, engagea le combat, et après deux charges successives, força l'ennemi à se retirer au village de Strohweide.

La nuit, nos voltigeurs pénétrèrent jusqu'à leurs bivouacs, et leur firent quitter précipitamment leurs feux. C'étaient les troupes de l'avant-garde du corps du général russe Langeron, qui ayant repris l'offensive était à Ostritz avec son corps.

Il paraît que tandis que les autres corps ennemis avançaient sur la grande-route de Dresde, et suivaient les corps français, la destination du général Langeron était de marcher contre le nôtre; car il prit sa direction sur Bernstad, et ses troupes, qui étaient postées à Strohweide, nous attaquèrent le 9 à la pointe du jour; ses dragons ayant mis pied à terre, chassèrent nos tirailleurs du bois, situé en avant d'Ottenhain et pénétrèrent jusqu'à la lisière, pendant que les cosaques forcèrent tous nos postes. Alors, le général Uminski se porta sur le champ vers le bois avec toute sa cavalerie et la compagnie de voltigeurs qui, vu l'urgence, fut mise en croupe. En arrivant il ordonna aux voltigeurs de chasser l'ennemi du bois, tandis qu'à la tête de la cavalerie, moins deux compagnies, qu'il envoya à gauche, pour tourner l'ennemi, il marcha par le grand chemin au-devant de lui.

En débouchant du bois, le général aperçut les cosaques qui venaient à la charge. Sans hésiter, et sans leur donner le temps de se reconnaître, il les fit charger par le régiment de Cracus; mais, dans le même moment, il aperçoit à sa gauche deux escadrons de dragons en bataille; alors il ordonne à l'escadron de cuirassiers de se former à sa gauche, et de les charger incontinent; et pendant que les deux compagnies de Cracus les tournaient sur leur droite, les voltigeurs avançaient dans le bois. Ces dispositions exécutées à point, eurent un effet complet; les cosa-

ques se mirent en fuite, et les dragons ne soutinrent pas la charge des cuirassiers, conduite par le chef d'escadron Wolowicz, qui, déjà à la bataille de la Moskowa, dans la fameuse charge de la grande redoute, se fit distinguer par son brillant courage. L'ennemi, poursuivi et poussé jusque dans Strohweide, fut très-maltraité. Vu le chemin étroit dans le village, la mêlée fut meurtrière; l'ennemi ne pouvant point presser sa fuite, fut sabré par nos cuirassiers; tandis que les Cracus, voltigeant autour du village, lui coupaient le chemin. L'ennemi laissa 46 morts, 18 prisonniers, et eut infiniment de monde blessé.

Un événement assez rare embellit encore cette petite affaire. Le sergent des Cracus, Godlewski, enleva l'étendard du régiment cosaque de Grekoff; mais le trophée le plus intéressant pour nous, fut trois croix prises sur les cosaques tués, dont l'inscription attestait qu'ils les avaient reçues pour les massacres de Prague. Ainsi, la justice divine permit aux Polonais de venger, sur les bords de la Neisse, le sang de leurs compatriotes, dont l'ennemi arrosa si cruellement les bords de la Vistule.

Le général envoya au prince Poniatowski, par son aide-de-camp, Édouard Potworowski (qui se fit remarquer dans cette affaire), l'étendard et une des trois croix, en lui rendant compte, en même temps, du zèle et de la bravoure avec lesquels officiers et soldats paraissaient rivaliser à faire leur devoir. Toute cette affaire ne nous coûta que six blessés, au nombre desquels se trouve le sergent Godlewski, qui, au moment où il s'emparait de l'étendard, reçut un coup de feu.

Le prince, après avoir témoigné son contentement à toute la troupe, détacha son propre ruban de la croix militaire polonaise, et en décora le sergent Godlewski, auquel l'empereur envoya plus tard la croix de la légion-d'honneur.

Mais, pendant que nous combattions ici avec quelques avan-

tages, le chef de bataillon Rybinski, qui était resté en position avec l'infanterie et les pièces en avant d'Ebersdorf, fit subitement connaître au général que de nombreux tirailleurs d'infanterie russe commençaient à paraître sur sa gauche, en arrière de nous, entre les bois et les hauteurs qui bordent Ebersdorf, et qu'il croyait nécessaire de détacher deux compagnies pour les arrêter. Le général ordonna de cesser sur-le-champ de poursuivre les avantages remportés, et de repasser incessamment le bois pour reprendre la position, tandis que de sa personne il se portait à l'endroit où le feu des tirailleurs était déjà engagé. En y arrivant, il jugea, par le nombre, que l'ennemi venait en masse, et qu'il visait à nous couper du corps en s'emparant d'Ebersdorf. C'est pourquoi, ayant un ravin dans le village, et un pont très-étroit à passer, le général ordonna que les pièces et la cavalerie repassassent le village pour occuper les hauteurs en-deçà d'Ebersdorf, qu'il fit occuper par l'infanterie. Il était 2 heures après midi, lorsque l'ennemi établit 8 pièces de 12 sur le sommet des hauteurs, et canonna vivement notre position; il occupait en même temps le Baiersberg avec plusieurs bataillons, qu'il faisait avancer successivement sur Loebau, pendant qu'il envoyait deux bataillons de chasseurs pour attaquer Ebersdorf. Le prince Poniatowski donna ordre au général Uminski de tenir à tout prix Ebersdorf; tandis que, contre les ennemis qui s'avançaient sur Loebau, il fit marcher, sous les ordres du brave général Malachowski (Casimir), le premier régiment d'infanterie, qui non-seulement arrêta tout court les progrès de l'ennemi, mais avec une témérité digne d'admiration, et par une charge à la baïonnette, le rejeta au-delà du sommet des hauteurs, et s'y établit. Les efforts de cette infanterie furent soutenus par deux compagnies de voltigeurs du régiment de la Vistule, que le capitaine Brandt conduisait, et qui

y perdirent une foule de braves, parmi lesquels était le capitaine Paprocki. L'arrivée des trois régimens russes força Malachowski de quitter la position qu'il avait si bravement emportée.

Dans le village d'Ebersdorf, les deux bataillons de chasseurs ennemis qui l'attaquaient, quoique soutenus par leur artillerie, échouèrent dans leur entreprise, contre la bravoure du bataillon d'avant-garde commandé par le chef de bataillon Ribinski, officier aussi brave qu'instruit, qui, par ses dispositions, rendait vains tous les efforts de l'ennemi, qui quoique ravitaillé à tout moment par des troupes fraîches, ne put s'emparer du village. Le combat continuait avec acharnement.

Le général, voulant faire une diversion, fit exécuter une charge de cavalerie contre l'infanterie, qui s'avançait des hauteurs pour renforcer l'attaque de l'ennemi. Cette charge inopinée réussit à merveille, quoique sous les canons ennemis. L'infanterie russe prit la fuite, et se plaça sous la protection de ses pièces. Le combat dans le village continuait toujours; mais tous les efforts de l'ennemi restaient sans résultats, et des centaines de ses morts attestaient la témérité et la bravoure de cet intrépide bataillon, qui, depuis 4 heures, défendait ce village avec une tenacité incomparable.

Il était 6 heures du soir, lorsque des colonnes russes, fortes de 20 à 25 mille hommes (c'était le corps du général Langeron), commencèrent à déboucher entre Boyer et Jackelsberg, sur la route qui vient de Bernstad; c'est pourquoi le prince Poniatowski fit évacuer Loebau, et se porta en arrière de cette ville, à une bonne portée de canon, où il mit son corps d'armée en bataille. Alors le général Uminski fit peu à peu abandonner le village d'Ebersdorf, et commença sa retraite, qu'il fit protéger par l'artillerie, ainsi que par quelques charges de cavalerie, contre les tirailleurs ennemis qui nous poursuivaient vivement.

La retraite se fit en ordre; l'infanterie et l'artillerie passaient par la ville, pendant que la cavalerie la tournait par une plaine à gauche. Nous avons rejoint le corps et pris notre position sur sa gauche. Une canonnade bien dirigée, vers les débouchés de la ville, et quelques charges de la cavalerie placée à notre droite, sous les ordres du comte Walmi, arrêtèrent l'ennemi, qui voulait déboucher de la ville; tandis que l'infanterie légère du général Lauriston, qui venait avec son corps d'armée de Reichenbach, engagea une fusillade très-vive avec les grandes colonnes russes qui arrivaient laissant la ville sur leur gauche, et arrêta, bien avant dans la nuit, ses progrès. A 9 heures notre corps se mit en marche, d'après les ordres de l'empereur, sur Bautzen, et y arriva à une heure du matin. Notre perte dans cette journée, en y admettant celle des troupes du général Malachowski, fut 185 hommes tués, dont 8 officiers; 110 blessés, dont 9 officiers. Les Russes ont perdu un millier d'hommes. Au nombre des prisonniers que nous avons faits à Ebersdorf, il y avait deux officiers qui nous avouèrent que leur perte dans le village était très-considérable, et nous avons appris par eux, que les troupes dont ils faisaient partie, étaient commandées par le général Saint-Prieste.

Le bataillon qui a défendu le village d'Ebersdorf pendant 5 heures, contre un ennemi si supérieur en forces, a mérité les éloges que le prince Poniatowski lui accorda devant tout le corps d'armée. L'ordre du jour du lendemain témoigna d'une manière très-flatteuse au général Uminski, et à toute l'avant-garde, la grande satisfaction du chef, tant de l'affaire de Strohweide, que de la belle défense d'Ebersdorf. L'affection que nous portions à ce prince chéri, nous fit trouver dans ses suffrages la récompense d'avoir rempli notre devoir.

Le 10, arrivés à Bautzen, nous nous plaçâmes en colonnes de

marche, pour reposer et attendre le jour. Vers les trois heures du matin, il arriva un événement qui, occasionant beaucoup de désordre, aurait pu devenir très-funeste. Quelques chevaux s'étant détachés pour chercher leur nourriture, entrèrent dans la ligne d'un régiment d'infanterie, renversèrent les fusils, dont un fit feu. Ce coup de fusil, joint à la confusion que les armes en tombant occasionèrent parmi les fantassins endormis, leur fit croire que l'ennemi les avait surpris; ils saisirent leurs armes, et commencèrent à faire feu : ceux qui étaient en avant, croyant l'ennemi en arrière, ripostèrent; une terreur panique s'empara de la troupe qui, fatiguée du combat de la journée, et de la marche de la nuit, était ensevelie dans un profond sommeil; les conducteurs abandonnèrent leurs chevaux, lesquels, effrayés par la fusillade, emportèrent les pièces, les caissons et les bagages, et augmentèrent la terreur et le désordre. Les premiers rayons du jour éclairèrent cette fausse alerte. Néanmoins, il y eut une vingtaine d'hommes tués ou blessés grièvement, et beaucoup d'officiers perdirent chevaux et bagages. L'officier qui commandait une compagnie de pontonniers français, qui bivouaquait avec nous, croyant l'ennemi au camp, commençait à mettre le feu à son équipage pour ne pas l'abandonner à l'ennemi. Par hasard, le général Uminski, ayant déjà connaissance de la fausse alerte, arrêta cet officier dans son entreprise.

Je ne rapporte cet événement que pour qu'il serve d'exemple, et qu'il rappelle à tout officier, comment souvent la négligence de la plus petite mesure de précaution dans la position des troupes, amène de ces effets fâcheux dont les suites funestes sont incalculables.

C'est d'ici que le prince Poniatowski envoya à l'empereur, par son aide-de-camp chef d'escadron Kaminiecki, l'étendart enlevé la veille à l'ennemi, conjointement avec les demandes

pour les troupes qui s'étaient distinguées dans cette journée. Mais dans la forêt entre Schmiedefeld et Dresde, un détachement de partisans prussiens enleva le porteur et le trophée.

Dès que l'ordre fut rétabli, nous nous mîmes en marche sur Patzkau où nous passâmes la nuit.

Le 11, le corps marcha de Patzkau à Neustadt, où il avait déjà été précédé par la brigade de cavalerie du général Weissenhof, dont les avant-postes tenaient les routes de Schlukenau, Loebnitz et Schandau.

Le 12 au matin, le corps combinant toujours son mouvement avec le reste de l'armée française, qui se retirait sur Dresde, marcha sur Stolpen : le général Uminski prit le commandement de l'arrière-garde, et ayant envoyé des reconnaissances sur tous les points, s'établit momentanément sur la route de Stolpen. Une reconnaissance dirigée sur Schlukenau, rencontra un parti autrichien, et lui prit un hussard qui nous apprit qu'un corps, dont pourtant il ne pouvait nous indiquer la force, était en marche par Schlukenau pour nous attaquer. Que quant à lui il était de la deuxième division autrichienne, sous les ordres du général Bubna, qui, tout en nous poursuivant, s'était réunie avec l'armée de Silésie.

Effectivement l'ennemi ne se fit point attendre, et une avant-garde de 5 à 600 cosaques parut, et échangea quelques coups de carabines avec nos flanqueurs. Le général fit commencer le mouvement, et marcha sur Lang-Wollemsdorf, village en avant de Stolpen, qui était occupé par nos troupes, et y prit position en appuyant sa droite au village qui, en même temps, couvrait notre front; il fit garnir par des postes d'infanterie le bois en avant de leurs tirailleurs.

Le 13, la force de l'ennemi campé à Neustadt, fit croire au général Uminski, que ses postes d'infanterie placés dans le bois

étaient trop exposés; c'est pourquoi il ordonna de les retirer, et toute notre infanterie fut placée dans le village même, et des postes dans des jardins, pour soutenir la grande garde de cavalerie, qui était placée sur les hautenrs, entre le bois et le village. L'ennemi nous remplaça de suite dans le bois, par des détachemens de chasseurs à pied.

Vers le soir, 800 cosaques, et à peu près un bataillon d'infanterie, vinrent attaquer nos postes, et les repoussèrent jusqu'au village; mais le feu de nos tirailleurs embusqués derrière les haies, ainsi que nos obus, les forcèrent de se retirer sur le bois, avec perte d'une vingtaine d'hommes. Nous eûmes trois hommes tués et deux blessés.

Par la proximité du camp ennemi, placé tout au plus à une demi-lieue de nous, nos vedettes n'étaient séparées de celles de l'ennemi, que d'une vingtaine de pas, ce qui rendit pendant les treize jours que nous fûmes à Lang-Wollemsdorf, notre service très-fatigant; nous étions jour et nuit sur le qui vive, tant les circonstances demandaient de vigilance et d'activité; mais aussi, rien ne fut omis pour nous garantir d'une surprise. Le général nous faisait changer toutes les nuits les positions dans lesquelles l'ennemi nous avait vus le jour; la cavalerie bride en main, les artilleurs aux pièces, passaient toutes les nuits; et le jour servait au repos. Au reste, on prit soin de ne nous laisser manquer de rien, et le soldat, loin de trouver le service pénible, était animé du meilleur esprit, fier de voir reposer sur lui la sûreté du corps d'armée.

Le 14 au matin, nous découvrîmes un corps de 12 à 15 mille hommes, nouvellement arrivé dans le camp de Neustadt. Vers le midi, une partie de l'armée campée, se mit sous les armes et effectua un mouvement sur la droite; le reste disparut, et nous ne vîmes plus que quelques escadrons de cosaques, campés sur

la route de Neustadt, et quelques détachemens d'infanterie, qui occupaient Polentz, Rickersdorf, et le bois qui nous séparait. Le général Uminski, désirant s'éclaircir sur ces mouvemens, pour prendre des mesures conformes, partit avec deux escadrons de *cracus* et 300 hommes d'infanterie, pour aller reconnaître l'ennemi; après avoir rejeté l'avant poste, il fit attaquer le bois par son infanterie; la fusillade s'engagea avec vivacité et dura deux heures, sans avoir pu débusquer l'ennemi du bois, dans lequel l y avait beaucoup plus de monde qu'on ne croyait; et l'on acquit la conviction que l'ennemi était dans sa force primitive. Un sous-officier, qui fut fait prisonnier, nous apprit que les troupes que nous avions vues le matin faire un mouvement sur la droite, étaient le corps prussien du général Yorck, venant de Schlukenau, et marchant sur Bautzen; et que ceux qui étaient devant nous, étaient des Russes, sous les ordres du général Emmanuel, et des Prussiens sous les ordres du colonel Katzler. Le général fit part de ces nouvelles au prince Poniatowski, parce qu'elles décélaient que l'ennemi se concentrait sur la grande route de Dresde.

D'après un ordre de l'empereur, arrivé dans la nuit du 15, une reconnaissance générale devait avoir lieu sur toute la ligne, le 15 à la pointe du jour. En conséquence, le prince Poniatowski donna ordre au général de division prince Sulkowski, de se porter avec le régiment d'infanterie de la Vistule, les 6e et 8e de lanciers, et quatre pièces, à la hauteur de Lang-Wollemsdorf; et là, conjointement avec le général Uminski, reconnaître l'ennemi; tandis que tout le 8e corps serait mis sous les armes, près de Stolpen, pour protéger les mouvemens.

Le prince Sulkowski arriva, à la pointe du jour, avec ses troupes à notre bivouac, et après avoir concerté les mouvemens avec le général Uminski, il fut décidé que le prince Sulkowski

opérerait sur la droite, pendant que les troupes du général Uminski agiraient sur la gauche. En conséquence, le prince fit marcher ses troupes sur le bois de Polentz, en étendant ses tirailleurs sur les revers opposés de la hauteur, sur la route de Neustadt, et celle de Hohenstein, tandis que le général Uminski fit enlever brusquement le bois de Rickersdorf. Nous trouvâmes sur la route, en avant de Neustadt, trois bataillons russes déployés, qui, après avoir envoyé quelques tirailleurs, avançaient sur nous. Le 6e et le 8e de lanciers, sous les ordres du colonel Suchorzewski, ce brave des braves pénétra entre Polentz et la grand'route, passant un marais, chargea deux régimens de cosaques qui lui étaient opposés, et les mit en fuite. C'est seulement alors que nous vîmes une ligne russe, tant cavalerie qu'infanterie, qu'on pouvait évaluer à 8 ou 9 mille hommes, se former en bataille sur les crêtes et marcher à nous.

Les généraux, après avoir rempli leur but, ayant fait déployer les forces de l'ennemi sur ce point, ordonnèrent un mouvement rétrograde, pour prendre position en arrière du village de Lang-Wollemsdorf. Mais l'ennemi, en faisant déboucher par le chemin de Rickersdorf une forte colonne de cavalerie, fit marcher au pas de charge trois bataillons sur le village, qu'une batterie de huit pièces débouchant du bois prenait à revers. Alors, notre infanterie, tant celle du prince Sulkowski, que celle de l'avant-garde, fut rejetée dans le village. Le général Uminski fit faire à la cavalerie un changement de front à gauche, et plaçant ses pièces en avant, il fit fortement canonner la colonne de cavalerie ennemie, ne lui laissant pas le temps de parvenir à se déployer; mais craignant d'être débordé, il envoya le capitaine du génie Kolaczkowski, attaché à son état-major, prier le général Excellmans, qui était en arrière de notre gauche à Lauterbach, de faire faire quelques démonstrations à sa cavalerie. Ce général,

dont le nom sera toujours prononcé avec respect par chaque militaire, et avec admiration par tout officier de cavalerie, répondit d'une manière obligeante à la demande qui lui était faite, et fit monter à cheval deux régimens de chasseurs, dont l'aspect seul en imposa à l'ennemi.

Depuis une heure et demie la fusillade continuait dans le village sans faire perdre un pouce de terrain à notre infanterie; enfin, le colonel Malczewski, (1) (dont le nom restera à jamais associé à celui du prince Poniatowski), à la tête de deux bataillons de son régiment, par une charge vigoureuse à la baïonnette, décida la

---

(1) Cet oficier, doué de connaissances très-étendues, joignait à ses qualités personnelles, le plus brillant courage. Employé à l'état-major du prince Berthier, quoiqu'étranger, et sans aucune protection, il sut mériter par ses talens, comme par son zèle, cette considération qui le fit distinguer par le prince major-général qui, pour le récompenser, le proposa à l'empereur pour remplacer le colonel Chlussowicz dans le commandement du 2e régiment de la Vistule. Ce colonel, aux batailles de Taroutino et de la Bérézina, a su justifier la confiance de ses supérieurs, et mériter l'attachement de ses inférieurs, auxquels il servait toujours de modèle, en gagnant à la pointe de son épée, et au prix de ses blessures, plusieurs décorations militaires. Après avoir été épargné par les balles du 16 et du 18 à Leipzig, qui ont détruit presque tout son régiment, il ne put échapper le 19 aux baïonnettes des traîtres. Lorsque l'immortel prince Poniatowski chargea, à la tête des débris des fidèles Polonais, les tirailleurs prussiens, un bataillon de troupes allemandes, placé à la porte de Péters-Thor, tourna ses armes criminelles contre nos braves. Le colonel Malczewski, toujours à côté du prince, se jetta avec cette fureur que l'indignation augmente, sur le chef de bataillon de cette troupe, et enfonça son épée dans le sein de ce traître; alors les soldats de ce bataillon, voyant maltraiter leur chef, tournèrent leurs armes contre le colonel Malozewski, et lui firent subir, quoique par des mains impures, une mort digne d'envie.

retraite de l'ennemi qui, se formant en colonne commença à se reployer. Pendant que cela se passait dans le village, un régiment de cosaques parut à la droite de la cavalerie ennemie. Le général Uminski le fit charger par le régiment de *cracus*, qui le mit en déroute, et lui tua beaucoup de monde. Dans le même moment un mouvement général de notre cavalerie en avant, décida la retraite précipitée de celle de l'ennemi, à qui, l'apparition de la cavalerie du général Excellmans, faisant appréhender d'être coupé, le fit renoncer à son projet primitif qu'il avait conçu, de nous prendre en flanc, en débouchant par Ric

. Cette journée nous coûta 70 hommes tués, dont 2 officiers; 87 blessés, dont 3 officiers; le brave chef de bataillon Rybinski, qui avec son bataillon soutint principalement la charge des chasseurs russes, fut légèrement blessé. L'ennemi nous laissa dans le village 137 morts, dont 2 officiers; 23 cosaques, et 30 lanciers et dragons morts, couvraient l'endroit où les charges de cavalerie avaient eu lieu; il a eu beaucoup de blessés, tant par le feu de l'infanterie, que par celui de l'artillerie. Nous avons fait une trentaine de prisonniers. Un ordonnance du général Uminski, hussard de son ancien régiment, nommé Jezierski, déjà décoré de la croix de la légion-d'honneur et de la croix militaire polonaise, fit ce jour là, à lui seul, consécutivement 5 cosaques prisonniers, après en avoir tué trois.

Si généralement toute la troupe rivalisait de zèle et de bravoure dans ce combat, je ne puis passer sous silence le lieutenant Wierzbicki, commandant l'artillerie légère de l'avant-garde qui, comprenant la manière avec laquelle le général aimait à voir agir l'artillerie, manœuvrait pendant tout le combat avec autant de bravoure que de rapidité. Toujours en pleine carrière, ne connaissant aucun obstacle, il mettait ses pièces en batterie à la plus petite portée de l'ennemi.

Le prince Sulkowski, montra encore ici ce beau et mâle courage, et ce sang-froid dont il a donné tant de preuves dans toutes les campagnes, et dont Occana en Espagne, ainsi que Taroutino en Russie, attestent si honorablement l'effet.

Les troupes rentrèrent vers le soir dans leurs positions respectives; mais le général Uminski reçut un renfort du régiment de la Vistule, et plaça ses troupes comme il suit : un bataillon occupa le village de Lang-Wollemsdorf et les postes en avant; le second fut porté sur la droite du village pour observer Hoheinstein, où nous apprîmes que le corps autrichien du général comte Bubna était. Le reste de l'infanterie prit position dans un petit bois, avec deux pièces de canon. Les cuirassiers et le bataillon d'avant-garde, avec les deux autres pièces, furent placés sur les hauteurs qui longent le village, ayant à sa droite les cracus, qui couvraient par des postes celles de l'infanterie.

Le 16, la brigade du général Charpentier arriva en avant du village Lauterbach, s'y établit, et ses avant-postes communiquèrent avec les nôtres. Cette journée et celle du 17 furent tranquilles, malgré la proximité des camps.

Le 18, nous vîmes arriver, par la route de Zeibnitz à Neustadt, le corps autrichien du général Bubna, qui couronna les hauteurs de Neustadt de 15 pièces de canon et de plusieurs régimens d'infanterie. Ce corps appuyait les mouvemens de l'armée de Silésie qui, à la nouvelle de l'approche du maréchal Marmont, se concentra près de Bautzen, et étendit son aile droite jusqu'à Marienstern. La nuit, les feux des bivouacs nous firent voir, ce qu'aussi nos patrouilles confirmèrent, un camp de 6 à 8,000 hommes à Ehrenberg; c'était des renforts envoyés au général Emmanuel et au colonel Katzler, qui nous étaient opposés.

Dans la journée du 19, la brigade qui couvrait notre gauche quitta Lauterbach, et fut de suite remplacée dans ses postes, qui

s'étendaient jusque dans les bois, sur la gauche de Lang-Wollemsdorf, par des chasseurs russes, dont le feu força notre grand'garde de cavalerie de se replier sur le village.

Le 21, l'ennemi tenta une reconnaissance sur Stolpen; mais les troupes du maréchal Macdonald, qui avait pris position sur la Vesnitz, repoussèrent toutes ses tentatives, pour la passer. Une troupe de cavalerie ennemie arriva jusqu'à Lauterbach, et fit avancer ses flanqueurs jusqu'au-delà; mais une charge du sixième de lanciers, et quelques coups de canon, leur firent abandonner le village; ils se retirèrent à quelques cents toises au-delà, en établissant, le long de la Vesnitz, des postes de cosaques.

L'empereur était arrivé le 19 à l'armée, et avait pris son quartier-général à Harta. L'aile gauche de l'armée fit un mouvement en avant, en se portant sur Bischofswerda; tandis que le corps du général Lauriston retourna à Lauterbach et reprit toutes ses positions comme au 16.

Le 24, l'empereur réunit, à Fischbach et Hohenstein, le 2e, 3e, 8e et 11e corps d'armée; tandis que le 5e, du général Lauriston, reçut l'ordre de prendre la position entre Lauterbach et Lang-Wollmsdorf, et d'enlever à l'ennemi Ruckersdorf. La division Albert fut chargée de cette entreprise, et emporta le village, malgré les efforts de deux colonnes russes qui le lui disputèrent. Alors les troupes françaises relevèrent tous nos postes et occupèrent Lang-Wollmsdorf.

Le 25 au matin, nous partîmes pour Fischbach, où nous rejoignîmes notre corps; et ayant repris le poste d'avant-garde, nous marchâmes sur Harta, où le corps resta, tandis que l'avant-garde se portait en avant, et occupa le mamelon qui domine la position. Il était quatre heures du soir lorsque l'empereur arriva sur la grand'route de Bischofswerda. L'officier commandant la grand'garde alla le reconnaître. L'empereur ne put s'empêcher

de rire à l'aspect des *cracus* qu'il voyait pour la première fois. Le général Uminski arriva incessamment pour faire son rapport. L'empereur lui dit : « Je veux passer ce brave régiment en re- » vue, il est bon, il est excellent. Vous servez bien ! Quelle est » sa force? » Arrivé devant le régiment, et reçu par un *vive l'empereur*, il passa les rangs, et à chaque moment, riait beaucoup, et se tournant vers le général Caulaincourt, lui montra par gestes, les chevaux et les hommes; et lui dit : « Voilà des gens » qui avec ces *konia* battent les cosaques et leur prennent des » étendards. » Il ordonna de desseller un cheval, et voyant la chétive monture à nu, il remua beaucoup la tête, rit, et dit à ses généraux : « C'est pourtant une bonne cavalerie. C'est une brave » nation que ces Polonais ! » Puis se tournant vers le général Uminski : « Général, il faut que j'aie trois mille hommes comme » ça. » Et sur l'observation du général, qu'on ne trouverait pas en Saxe des chevaux de cette race, il dit : « Oh bah! avec de » l'argent on a tout. Je vous ferai donner des fonds, et il n'y a » pas à dire non, il faut que je les aie. » Le prince Poniatowski arriva, et l'empereur lui dit : « Je viens de voir votre cavalerie » pygmée, il faut que j'en aie trois mille (1). » En partant, l'empereur donna l'ordre au prince de marcher avec son corps sur Dresde; ainsi le 26, nous nous mîmes en marche, et après avoir passé l'Elbe, la cavalerie cantonna en deçà de Dresde.

La nouvelle destination du 8e corps était d'arrêter les progrès des partisans ennemis, qui inquiétaient beaucoup l'armée et les

(1) En citant verbalement les paroles que j'ai entendu dire à l'empereur, je ne le fais que parce que je crois que rien n'est indifférent dans la bouche de ce grand homme; que tout sert à peindre son caractère et que les moindres paroles d'un homme aussi extraordinaire doivent être recueillies.

communications. En conséquence le prince Poniatowski fit occuper le château de Nossen par 500 hommes d'infanterie, sous les ordres du général Sierawski, et tandis qu'avec une division d'infanterie, il occupait Waldheim, trois colonnes mobiles furent formées. La première, commandée par le général de division Sokolnicki, forte de deux régimens de cavalerie, un régiment d'infanterie, et six pièces, marcha sur Colditz, pour établir les communications avec Leipzig. La seconde, de la même force, sous les ordres du général de division prince Sulkowski, marcha à Mytweida, pour observer Chemnitz. La troisième, sous les ordres du général Uminski, composée du 15e régiment d'infanterie, de la cavalerie de l'avant-garde, et de huit pièces d'artillerie légère, marcha par Waldheim à Rochlitz.

Avant notre passage de l'Elbe, l'empereur avait envoyé le général de division Lefebvre-Desnouettes, avec 4000 hommes de cavalerie, 1,500 hommes d'infanterie, et six pièces, pour contenir ces partisans, qui, sous les ordres de l'attaman Platoff, du prince de Biren, et du général Tilman (1), dont la force se montait à 9,000 chevaux, et bien pourvue d'artillerie légère, infestaient le pays, coupaient les communications, et pénétraient même jusqu'aux portes de Leipzig. Ce général s'établit à Altenbourg, avec sa force principale, ayant un poste à Zeitz, et pour point de replis Lepzig, où le duc de Padoue avait quelques milliers de bonnes troupes.

Notre colonne, arrivée le 28 au soir à Rochlitz, occupa une position sur la rive gauche de la Mulda, en gardant les routes de Pennig et d'Altenbourg. Des reconnaissances furent dirigées vers

---

(1) Officier général saxon, passé récemment à l'ennemi, de la forteresse de Torgau.

Altenbourg, pour établir une communication avec le général Lefebvre-Desnouettes; mais, le 29, au point du jour, une de ces reconnaissance nous apprit, en rentrant, qu'Altenbourg était occupé par l'ennemi qui, la veille, avait attaqué et pris la ville, et que le général français s'était retiré sur Zeitz, où il avait été poursuivi par l'ennemi.

Effectivement, le général Lefebvre-Desnouettes, faute de ne s'être point éclairé suffisamment, et méprisant toutes les nouvelles qui lui annonçaient l'approche de l'ennemi, fut presque surpris, et de manière à n'avoir pas eu le temps de faire quelques dispositions.

Le 28 au matin, une colonne ennemie sous les ordres de l'attaman Platoff, arriva à Windisch-Leipa, attaqua les troupes qui l'occupaient, et l'emporta plutôt par surprise que par la force; une seconde colonne, sous les ordres du colonel Münster, formée de troupes autrichiennes, occupa le chemin de Borna et Frobourg, pour couper la retraite sur Leipzig. Le général Lefebvre-Desnouettes réunit sa troupe sur les hauteurs de Lodlau, pour s'assurer le chemin de Zeitz. L'ennemi se jeta avec toutes ses forces sur lui; mais la bravoure des troupes françaises rendit tous ses efforts vains. Cependant deux régimens de cosaques et deux escadrons de chevaux légers autrichiens, ayant tourné les Français, les forcèrent déjà, à neuf heures, à commencer leur retraite. Mais à une lieue d'Altenbourg, le général Tilman, avec des forces considérables, barrant le chemin, s'efforça d'arrêter les Français dont quelques charges vigoureuses réussirent à frayer le chemin, et la retraite fut continuée d'une manière qui honore également les dispositions du général et la bravoure de la troupe; vu que, poursuivi et pressé par un ennemi victorieux, et voyant marcher parallèlement sur son flanc droit le général Tilman avec toutes ses forces, non-seulement la troupe ne fut point enta-

mée, mais réussit même d'entrer à Zeitz, où le général français jeta son infanterie dans une maison qui sert de fabrique de drap, tandis qu'avec le reste, il se porta derrière l'Elster. Mais l'ennemi entrant en ville fit mettre pied à terre à sa cavalerie (1) et escalada la maison, força les Français, et fit prisonnier tout ce qui échappa à la mort. C'est ainsi que finit cette affaire, qui coûta aux Français au-delà de 2,000 hommes, 5 pièces et 2 aigles. Le reste se retira sur Weissenfeld sans être poursuivi.

A cette nouvelle le général Uminski fit repasser la Mulda à ses troupes, et prit position sur un plateau qui domine la ville, et d'où l'on découvre parfaitement le pays jusqu'au-delà de Geidhein; un escadron fut laissé à Walmitz, tandis que deux compagnies occupèrent la ville qu'ils barricadèrent. Les routes de Chemnitz et de Wechselbourg furent observées par de forts détachemens.

D'après les renseignemens que nous ont donnés nos patrouilles et nos reconnaissances, nous apprîmes que l'ennemi occupait Chemnitz, Altenbourg, avec ses forces principales; tandis que Pennig, comme un point très-important, était occupé par 1,200 hommes, qui fournissaient des patrouilles très-fréquentes sur Wechselbourg.

Le 29 au soir, le général envoya une reconnaissance, forte de 200 *cracus* et de 150 hommes d'infanterie, vers Altenbourg pour prendre des notions positives sur le corps de Tilman. Le major Rzuchowski, qui commandait cette reconnaissance, après avoir dépassé Frohbourg, tomba sur un camp de 2,000 cosaques, attaqua ses avant-postes, fit dix prisonniers, et apprit qu'ils faisaient partie du corps de Platoff, qui depuis l'affaire du 28,

---

(1) Ce fut la cavalerie prussienne qui s'y distingua particulièrement.

avait ses troupes entre Frohbourg et Altenbourg, et que Tilman s'était établi à Prisnitz. Le 30, le chef d'escadron Szymanski fut envoyé avec 300 hommes sur Pennig. Près de Luntzenau, il rencontra un poste de hussards autrichiens, lui fit dix prisonniers, et alla alarmer le camp de Pennig, pendant la nuit du 30 au 1er. Ce camp, d'après ce que nous dirent les prisonniers, était composé de troupes autrichiennes, au nombre de 2,500 hommes; ce qui s'est confirmé par l'apparition des détachemens, qui dans le courant de la journée venaient de Pennig sur la route qui passe le long de la Mulda, et escarmouchaient avec nos avant-postes.

Ce furent les seules nouvelles qu'on pût se procurer sur l'ennemi, vu que l'esprit des habitans portés pour la cause des alliés offrait à ces partisans un grand avantage sur nous; car tandis que chaque habitant leur servait d'espion, de guide, et protégeait leurs mouvemens par son dévouement, nous, au contraire, nous ne pouvions avoir d'autres nouvelles que celles que nous fournissaient nos détachemens; encore fallait-il employer beaucoup de circonspection et de mystère, attendu que chaque mouvement, ou envoi de détachemens, était annoncé à l'ennemi : ce qui non-seulement fatiguait beaucoup les troupes, et mettait beaucoup de difficultés dans toutes nos entreprises; mais encore, nous a fait manquer, à plusieurs reprises, de grands coups, que le général avait projetés. Tant il est vrai qu'une guerre qui devient nationale met généralement l'étranger (particulièrement dans le service de la petite guerre) dans un grand désavantage, en paralysant tous ses projets. Aussi, avons-nous vu dans l'année 1814 en France, à quoi se sont bornés les exploits de ces fameux partisans, qui l'année avant, avaient rendu tant de services en Allemagne.

Le 1er octobre, le général Uminski ayant résolu de déloger

l'ennemi de Pennig, pour, par là, intercepter les communications entre Altenbourg et Chemnitz, envoya à cet effet le colonel Straszewski, avec un bataillon d'infanterie, et 300 chevaux; mais cet officier y arrivant à une heure après midi, n'y trouva plus l'ennemi, qui avait décampé à Chemnitz. Ses coureurs ont pris un officier autrichien, porteur de dépêches de peu d'importance, et délivrèrent un major français, pris à l'affaire d'Altenbourg.

Le soir, le général reçut l'ordre de marcher sur Frobourg, et à six heures nous quittâmes Rochlitz, qui fut de suite occupé par les troupes du prince Poniatowski. En marchant par Geidhein nous arrivâmes à Rotha, où des patrouilles qui avaient été envoyées sur la grand'route d'Altenbourg, vinrent nous avertir qu'à une demi-lieue du village, il y avait un bivouac de cosaques, qu'il évaluait à 600 hommes. Le général, pour les reconnaître, y envoya de suite une compagnie de voltigeurs, qui, s'étant glissés jusqu'au bivouac, fit une décharge qui tua dix hommes et plusieurs chevaux; le reste s'est enfui dans le bois, en laissant une vingtaine de chevaux et un butin considérable.

Le colonel Straszewski envoyé avec la moitié de nos forces à Pennig, avait mal compris son ordre, qui était de déloger l'ennemi, et de se retirer vers le soir. Non seulement il y resta, mais encore il tarda de faire son rapport. Ce silence incompréhensible laissant le général dans une ignorance complète de ce qui s'était passé l'inquiétait non seulement beaucoup; mais encore le mettait dans une position très-embarrassante avec le peu de troupes qui lui restait; d'autant plus que plusieurs défilés, que nous avions à passer, en cas de retraite sur Geidhein, laissaient craindre pour notre artillerie. C'est pourquoi le général, à la pointe du jour, fit faire un mouvement rétrograde sur Geidhein, pour être plus à portée de Rochlitz, et envoya plusieurs détachemens à la

recherche du colonel Straszewski, pour le faire rentrer le plutôt possible.

Le 2, le prince Poniatowski voulant attaquer toutes les forces de Platoff, Tilman, et Münster, résolut de réunir les siennes à Frohbourg. En conséquence nous reçûmes l'ordre, après que le colonel Straszewski nous aurait rejoint, de marcher sur cet endroit, où nous avons trouvé le général Sokolnicki, qui depuis deux heures s'y était établi.

Le 3, à la pointe du jour, le général, renforcé de 300 chevaux et de 400 hommes d'infanterie de la division Sokolnicki, reçut l'ordre de marcher sur Altenbourg, d'y attaquer l'ennemi, pendant que le prince, avec le reste de ses troupes, se proposait d'attaquer le général Tilman dans sa position de Mosswitz.

En chemin, le général reçut le rapport des reconnaissances envoyées sur Altenbourg, que l'ennemi, avec ses forces principales, avait quitté cette ville, où il n'avait laissé que deux régimens de cosaques; que le général Tilman avait également évacué Mosswitz, et que le tout s'était retiré sur Zwenkau. Le général en fit avertir le prince et se porta sur Altenbourg.

A notre approche, l'ennemi se mit en bataille sur les hauteurs en arrière de la ville, que notre cavalerie dépassa, et, chargeant les cosaques, les força à une fuite précipitée; 25 morts, dont un colonel, et 38 prisonniers, furent la perte de l'ennemi, qui fut poursuivi jusqu'à Mockern. Le général s'établit avec ses troupes sur la gauche de la ville, entre les routes de Zwickau et celle de Ronnebourg, en garnissant par des postes les bords de la Pleisse jusqu'à Mockern, ainsi que les grandes routes de Gera et de Zeith. Le prince Poniatowski arriva de sa personne à Altenbourg, et donna des ordres au général, en le prévenant que l'ennemi était à Annaberg, qu'on l'attendait à Zwichau et à Chemnitz; il l'avertit aussi que le général Sokolnicki occupait

Pennig, endroit dont la communication devait être continuellement assurée. Le général Uminski offrit au prince un sabre turc de toute beauté, comme trophée pris sur le colonel des cosaques tué dans la matinée.

Des corps de cavalerie furent envoyés de suite pour battre la campagne jusqu'à Smollen, Ronneberg et Gera, et de fréquentes patrouilles qui se rencontraient à moitié chemin avec celles du général Sokolnicki, furent continuellement en mouvement sur la route de Pennig. Les contrées de Gosnitz, Waldebourg et Mosel, furent de même continuellement éclairées, et ces patrouilles rencontrèrent souvent des partis ennemis qui furent toujours forcés de se retirer. La nuit, une de ces patrouilles tomba sur une grand'garde avancée de cosaques, en tua trois et en prit deux, par lesquels nous apprîmes que Platoff occupait Glaucha, sur la rive opposée de la Mulda, et que le colonel Münster se trouvait à Waldenbourg.

Le prince Poniatowski, qui avait pris son quartier-général à Frohbourg, envoya la division du prince Sulkowski à Windischleipa pour nous soutenir. Le général Lefebvre-Desnouettes était à Zeith, à réorganiser les débris de ses troupes. Telle est la position que nous avons occupée jusqu'au 4, jour où le général Sokolnicki (1) ayant appris que le général Mohr, commandant l'avant-garde du corps du général Kleinau, était arrivé à Chem-

(1) Officier général, doué de connaissances très-étendues, et de ce brillant courage, qu'on pourrait presque nommer témérité, dont furent témoins depuis 1792, tous les champs de bataille, en Pologne, en Italie, sur le Rhin, comme en Russie; et qui, en 1809, contribua si fortement aux avantages si connus, remportés par nos troupes, sur les Autrichiens à l'affaire de Gura, et à la prise de Sandomir, où il commandait.

C'est le même, qui, en combattant en 1814 sous les murs de Paris, a su

nitz, marcha sur cet endroit, attaqua l'ennemi avec sa bravoure ordinaire, et, après avoir emporté la ville, força l'ennemi de se retirer sur les hauteurs en-deçà de Chemnitz; mais, tandis qu'il manœuvrait pour tourner et emporter la position, le comte Platoff arriva avec toute sa cavalerie, et prit le général Sokolnicki en flanc droit, pendant que le général Mohr reprenait l'offensive, ce qui força le général polonais à renoncer aux avantages ultérieurs et à se retirer sur Pennig, dont il prit possession sans avoir été inquiété par l'ennemi.

Le même jour le général Uminski apprit par des espions, que l'ennemi, sous les ordres du prince Schwartzenberg, débouchait de la Bohême, et se dirigeait en plusieurs colonnes sur Anaberg, Chemnitz et Zwickau. D'après la direction que quelques colonnes avaient prises, l'on présumait que l'intention de l'ennemi était de manœuvrer sur Zeitz, Pegau et Leipzig, et qu'une autre partie marchait sur Pennig et Altenbourg. Le général avait également appris, que Tilman avait envoyé plusieurs régimens sur Gera, pour gêner la marche du maréchal Augereau sur Leipzig. Toutes ces nouvelles déterminèrent le général Uminski

---

sauver cette belle jeunesse de l'école polytechnique, qui, défendant si courageusement les retranchemens, donnait un si bel exemple; lequel, heureusement pour les alliés, n'a pas été suivi par les habitans de Paris. Cet officier général eut la triste destinée de voir ses jours, qu'il avait tant de fois exposés pour sa patrie, au champ d'honneur, finir sur la place de l'hôtel de Saxe à Varsovie, à une des fameuses parades, en 1821, où un cheval fougueux, emportant un lancier, renversa le général et le fit expirer. Des manuscrits bien précieux, donnant des renseignemens bien intéressans sur nos campagnes, furent laissés par cet officier général; mais ils furent saisis par l'ordre du grand duc Constantin, et toutes les réclamations faites à cet égard par la famille du défunt, laquelle s'en croyait propriétaire légitime, furent infructueuses.

à s'assurer positivement de l'état des choses; il détacha donc le 9, à 6 heures du soir, le colonel Dziekonski, officier dont la prudence ainsi que le courage lui étaient connus, lui donna 300 chevaux et 400 hommes d'infanterie, avec ordre de marcher par Goesnitz et Krimitschau sur Weida, et de tirer des nouvelles positives sur l'ennemi, qu'on disait approcher de cette dernière ville; il eut également ordre de tâcher d'en venir aux mains avec l'ennemi, et en avançant, de laisser des postes à Goesnitz et Krimitschau, tant pour s'éclairer sur ses derrières, que pour assurer la communication. Il lui fut aussi prescrit, en cas pressant pour revenir, de tâcher de gagner le chemin de Gera, s'il craignait d'être coupé sur celui de Krimitschau.

Le colonel partit vers les huit heures, et laissant à Goesnitz, 30 hommes de cracus et 40 hommes d'infanterie, il se porta avec le reste sur Weida, où arrivé à la nuit, il tomba sur quelques traînards et quelques bagages d'un corps de 6,000 hommes de cavalerie qui, sous les ordres du prince Lichtenstein, venait de passer, se portant sur la route de Gera. Il apprit par les prisonniers, que l'avant-garde du comte Wittgenstein, qui avec son corps était à Zwickau, marchait sous les ordres du comte de Pahlen sur Altenbourg, par Goesnitz, et qu'en outre un autre corps russe se trouvait à Chorsitz, sur la Pleisse.

Toutes ces nouvelles prouvèrent au colonel qu'il ne pouvait s'arrêter long-temps à Weida, sans risquer d'être enlevé; c'est pourquoi il se mit en marche à la pointe du jour, après avoir envoyé toutes ces nouvelles au général, par un officier à qui la célérité fut recommandée le plus rigoureusement, et qui en même temps fut chargé de l'ordre, pour le détachement laissé à Goesnitz, de quitter cet endroit. Mais pendant que ceci se passait, le général comte Pahlen était déjà arrivé à Goesnitz, avec quelques régimens de cavalerie. Notre petite troupe qui s'y trouvait, à

l'aspect d'un ennemi si supérieur, se mit à se retirer sur la gauche de la Pleisse, vers le grand chemin de Gera; mais avant d'avoir pu gagner le terrain coupé où elle se serait trouvée à l'abri des attaques de la cavalerie, elle en fut atteinte dans la plaine, et après une résistance vigoureuse qui coûta dix morts à l'ennemi, elle n'a pu résister aux charges de cette nombreuse cavalerie. Ce qui échappa à la mort fut fait prisonnier, moins quelques fuyards. Le général Pahlen envoya des partis sur la route de Gera et fit occuper Smollen, tandis que lui, avec le reste de ses troupes, et suivi à quelque distance d'une division d'infanterie, marchait sur Altenbourg.

Le colonel Dziekonski, supposa ne pouvoir plus passer par Goesnitz; c'est pourquoi il crut être prudent de marcher par des chemins de traverse, pour arriver à la grand'route, qui conduit de Gera à Altenbourg. Arrivé à Smollen, il le trouve déjà occupé par la cavalerie ennemie; alors sans balancer, la baïonnette en avant, il se fit jour, et en marchant avec circonspection, il repoussa toutes les attaques de l'ennemi, qui le poursuivit vainement jusqu'au village de Loepitz, où il parvint, n'ayant perdu que 12 hommes et amenant les prisonniers faits à Weida: il arriva en avant d'Altenbourg, où il nous aperçut venant au-devant de lui.

Cette expédition fait beaucoup d'honneur au colonel Dziekonski qui, après avoir rempli le but de sa mission, a si bien su se tirer de cette mauvaise position, et échapper à un ennemi si nombreux, au milieu duquel il se trouvait, vu qu'outre l'ennemi qui était à Goesnitz et Chorsitz, Gera était occupé par le général russe Kaiserow, qui y était pour protéger les mouvemens du prince Lichtenstein et du général Tilman qui, tous deux, opéraient contre le maréchal Augereau, dans la direction de Dornbourg.

Quant à nous, comme l'officier envoyé de Weida par le colonel Dziekonski, n'avait pu nous rejoindre, ce n'est que vers les dix heures du matin que, par les fuyards de Goesnitz, nous apprîmes l'approche de l'ennemi. Le général Uminski, n'ayant que 400 chevaux, un bataillon d'infanterie, et son artillerie, envoya demander au prince Sulkowski, qui était à Wendischleipa, deux escadrons de cavalerie; en attendant, il se mit en marche au-devant de l'ennemi, avec sa troupe. En route, deux escadrons du brave 6e de lanciers, envoyés par le prince Sulkowski, nous rejoignirent.

En avant du village de Zehma, nous aperçûmes l'ennemi, s'avançant de l'autre côté du village. Le général résolut d'attendre l'ennemi dans la position qu'il avait fait prendre à ses troupes, où, après avoir masqué son infanterie, il envoya une compagnie de voltigeurs, par un ravin, dans le village de Zehma, avec ordre de laisser passer tranquillement l'ennemi, et de ne lui tomber sur le corps que dans le moment de sa retraite par le village. Le général laissa déboucher l'ennemi du village et déployer les deux régimens de hussards Szumski et Grodno, ainsi qu'un régiment de cosaques. Alors seulement, le général s'étant mis à la tête de sa cavalerie, chargea l'ennemi, dans le même moment que l'infanterie marchait en colonnes, au pas de charge. Les deux escadrons du 6e firent une charge brillante contre les hussards qui, n'ayant pas reçu la charge, précipitèrent leur retraite par le village, tandis que les cracus mirent également les cosaques en fuite.

Cette troupe en retraite par le village, fut reçue par la compagnie de voltigeurs, et vivement pressée par les deux escadrons du 6e; ce qui fit qu'elle laissa sur la place 35 hommes et deux officiers tués, et beaucoup de blessés. Un capitaine et dix hommes furent faits prisonniers; tandis que nous, dans toute cette affaire, nous n'eûmes que huit hommes hors de combat.

Après avoir dépassé Zehma, l'ennemi s'est retiré sur les hauteurs de Griba, où il rejoignit un régiment de dragons, paraissant attendre du renfort (apparemment la division d'infanterie qui le suivait.) Nous, nous rentrâmes dans nos anciennes positions d'Altenbourg, en détruisant en partie derrière nous, et en barricadant tous les ponts sur la Mulda, depuis Mensa jusqu'à Mockern, endroit qui fut occupé par deux compagnies d'infanterie. Le général, en envoyant l'officier prisonnier au prince Poniatowski, lui rendit compte de ce qui venait de se passer, en demandant des ordres ultérieurs.

Le prince jugea à propos de faire un mouvement rétrograde de Frohbourg sur Rochlitz, et en conséquence, ordonna au général Uminski de quitter Altenbourg, et, tout en formant l'arrière-garde du 8e corps, de marcher sur Gaythayn.

La disposition des habitans, très-favorable à la cause des alliés, ne permettait pas de douter que malgré toutes les précautions, l'ennemi ne fût instruit de nos mouvemens; c'est pourquoi le général, loin de donner quelque apparence au projet de retraite, fit toutes les dispositions pour la défense et annonça aux autorités, pour cette nuit, l'arrivée du 8e corps. Les troupes, comme par mesure de sûreté, restèrent sous les armes. Mais à minuit tous les postes furent retirés, et nous nous mîmes en marche avec tant de silence, que les habitans, à leur réveil, furent tout ébahis de voir leur ville abandonnée.

Arrivés à Gaythayn, nous prîmes une position avantageuse, et des reconnaissances continuelles ne cessèrent de battre le pays, vers Frohbourg, où l'ennemi était déjà arrivé.

Le 7, le roi de Naples arriva à Rochlitz, avec les corps de Lauriston et du duc de Bellune, et les divisions de cavalerie Bergheim et l'Héritier, ce qui, joint au 8e corps, se montait à 45,000 hommes.

La nuit du 7 au 8, nos avant-postes occupèrent les avenues de Frohbourg, entre les villages de Rota et de Kleingründen, en arrière duquel nous avions pris position. A la pointe du jour, le général fit prendre les armes, et tout-à-coup nous vîmes déboucher de Rota, à-peu-près 1,500 cosaques, qui firent mine de vouloir nous charger ; mais le feu de nos tirailleurs d'infanterie, postés dans le village, et une charge des cracus, leur fit rebrousser chemin, en laissant neuf hommes tués et 18 chevaux. Nous eûmes trois cracus tués.

Le 8, à deux heures après midi, le 8e corps reçut l'ordre de marcher sur Frohbourg ; l'avant-garde commença son mouvement une heure plutôt. Nous n'attendîmes pas long-temps, sans voir les revers des hauteurs de Frohbourg occupés par des tirailleurs, cosaques, lanciers et hussards, dont le soutien, de deux escadrons, était posté en échelons en avant de la ville; tandis qu'à peu-près 2,000 chevaux étaient en bataille en deçà, occupant la route d'Altenbourg. L'affaire fut courte. Le général fit charger l'ennemi par les cuirassiers et par les cracus, faisant en même temps avancer son infanterie en colonnes serrées; l'ennemi fut poursuivi dans la ville, où il se défendit avec opiniâtreté, nommément les dragons prussiens, qui se battirent avec beaucoup de bravoure et d'acharnement ; mais nos cuirassiers, et l'approche de l'infanterie, qui avançait au pas de charge, les forcèrent d'évacuer la ville, où ils abandonnèrent plusieurs morts et 8 prisonniers : un officier supérieur des cosaques était du nombre des premiers. Nous n'eûmes que quelques hommes tués dont un officier; mais 13 blessés et 27 chevaux de tués. En sortant de la ville le général fit mettre ses pièces en batterie; ce qui décida l'ennemi, après avoir reçu quelques volées de coups de canon, à se retirer jusqu'au village d'Eschfeld, où nous lui vîmes arriver un renfort de deux régimens de cavalerie. L'ennemi s'établit au-delà du village, appuyant

sa gauche à la Pleisse, et sa droite à la route d'Altenbourg. Frohbourg fut occupé par notre infanterie, deux pièces furent braquées sur le pont, et le cimetière fut mis en état de défense; enfin, toutes les mesures furent prises pour ôter à l'ennemi l'envie de faire quelques tentatives. Notre cavalerie repassa la ville, et prit position. Il était six heures du soir lorsque le 8e corps arriva et campa le long d'un ruisseau, appuyant sa droite à un bois; tandis que, sur la route de Rochlitz à Altenbourg, la gauche touchait au moulin de Grünstein, qui fut occupé par un bataillon d'infanterie. Nous apprîmes par les prisonniers, que les troupes qui nous étaient opposées étaient commandées par le général Rüdinger, détaché par le général Wittgenstein, qui était resté à Mockern.

Au même moment où le 8e corps se mit en marche sur Frohbourg, le général Sokolnicki fut envoyé à Pennig retrouver le général autrichien Mohr, avec lequel il avait déjà fait connaissance à Chemnitz. Le général polonais arriva en avant de la ville, repoussa les avant-postes ennemis, attaqua la ville, en chassa l'ennemi, qui voulut tenir dans les faubourgs, mais rien ne put résister à l'impétuosité de l'attaque. Les Autrichiens furent délogés, et leur retraite ou plutôt leur fuite, continua jusqu'au village de Muhla, où certes ils n'auraient pu encore s'arrêter, si un régiment de chevau-légers autrichiens, arrivé inopinément, n'avait réussi, par une belle charge, à arrêter les troupes du général Sokolincki, qui alors se retira sur Pennig et l'occupa.

Le 9, rien ne fut changé dans notre position, et les avant-postes restèrent en présence. Vers une heure, les corps du roi de Naples arrivèrent successivement. La cavalerie se déploya devant Frohbourg. Le 8e corps reçut l'ordre de dépasser la ville, et le général Uminski reçut celui de frayer le chemin sur Altenbourg.

Les renseignemens qu'il put se procurer, ainsi que la cons-

tance avec laquelle l'ennemi tenait depuis la veille la position en arrière d'Echfeld, quoiqu'il vît devant lui des forces si supérieures, firent croire au général que l'ennemi était en force; c'est pourquoi, s'étant mis en marche, il envoya beaucoup de tirailleurs, tant d'infanterie, que de cavalerie, pour bien éclairer la position. La cavalerie ennemie, qui était en arrière d'Eschfeld, se retira à notre approche, ne laissant que quelques centaines d'hommes à la droite du bois.

Nos tirailleurs d'infanterie en vinrent bientôt aux mains avec ceux de l'ennemi, qui occupait avec une division d'infanterie l'intervalle dans le bois, qui est entre la nouvelle et la vieille route d'Altenbourg. Le général fit charger la cavalerie postée en avant du bois, mais elle ne reçut point la charge. La fusillade s'engagea très-vivement dans le bois, et augmenta à mesure que le 15e d'infanterie arrivait. Le général, lassé de cette fusillade sans résultat, ordonne une charge à la baïonnette, elle fut exécutée d'une manière brillante; toute la gauche de l'ennemi replia sur la droite; mais là, des forces bien supérieures réunies, fournissant un feu de mousqueterie très-meurtrier, arrêtèrent l'élan de notre brave infanterie. Forcée de se retirer, elle fit ce mouvement pas à pas, en disputant le bois pendant près de trois heures. Mais comme l'intention du roi de Naples n'était que de masquer le mouvement qu'il faisait faire au 2e et au 5e corps sur la route de Borna, aucun secours ne fut envoyé au général Uminski, et, vers le déclin du jour, notre infanterie, pressée par l'ennemi, se forma en bataille en deçà du bois; alors l'ennemi se précipita en plusieurs colonnes sur ce brave régiment; mais le général, qui avait prévu ce mouvement, avait fait charger les pièces à mitraille et les avait fait avancer à la plus petite portée. Aussi les colonnes ennemies, en débouchant, furent-elles assaillies par la mitraille et par le feu de peloton du

15e d'une manière si meurtrière, qu'elles se rejetèrent de suite avec beaucoup de perte dans le bois, et reconnurent que la supériorité numérique ne suffit pas pour entamer une troupe aguerrie et courageuse.

Nous apprîmes par les prisonniers, au nombre d'un officier et 20 hommes, qu'ils appartenaient au corps du général Wittgenstein, dont une partie avait marché sur Zeitz et Borna ; ce qui confirmait le projet de l'armée de Bohême, de nous couper de Leipzig, projet qui a été déjoué par la prévoyance du roi de Naples.

Dans cette affaire, nous avons eu 70 hommes tués, dont trois officiers, 37 blessés et quatre officiers ; au nombre des derniers fut le général Uminski, qui déjà, à la nuit tombante, lorsque l'infanterie ennemie débouchait du bois, reçut un coup de feu au pied, qui le força de quitter notre corps. Nous ne l'avons revu que le 16, au champ de bataille de Leipzig, où il arriva pour se mettre à la tête de sa brigade qui, le soir, par une belle charge de flanc exécutée au même moment que le général Curial, avec une division de la jeune garde, attaquait en tête, contribua si efficacement à la prise du maréchal Merfeld et de sa colonne.

Dans la nuit du 8 au 9 quelques compagnies d'infanterie russe ont occupé le village d'Eschfeld. Le général Malachowski, qui avait remplacé le général Uminski dans le commandement, donna l'ordre au chef de bataillon Rybinski de se porter avec un bataillon audit village, et d'en chasser l'ennemi, ce qu'il exécuta.

Cette brusque attaque fit croire à l'ennemi que notre intention était de tenter quelque chose de plus sérieux ; aussi, placé à la lisière du bois, resta-t-il toute la nuit sous les armes. A une heure une patrouille de 60 cosaques entra dans ce village, ignorant qu'il était occupé par nos troupes. Le chef de bataillon Rybinski les laissa tranquillement entrer jusqu'au milieu du vil-

lage; mais là il les reçut avec tant de sang-froid, qu'ils laissèrent 23 hommes tués, et le reste, en se sauvant par-dessus des haies, nous abandonna 47 chevaux.

A six heures du matin le 8e corps se mit en marche; filant par Frohbourg, il gagna la grande route de Leipzig. La troupe de l'avant-garde, formant l'arrière-garde, tout en contenant l'ennemi qui la suivait faiblement, brûla le pont sur la Pleisse. La division du général Isidore Krasinski marchait en tête, suivie du reste du corps et de la cavalerie française du général Bergheim. Le prince Poniatowski devançait son corps avec son état-major et une escorte de 30 Cracus; soudain, en avant du village de Zetlitz, qui fournit un passage sur la Pleisse, des coups de fusil des tirailleurs ennemis qui étaient cachés dans les champs l'assaillirent; alors le prince, avec cette gaîté qui accompagnait toujours, même dans les momens les plus difficiles, ce beau caractère, tire son épée, et dit aux officiers qui l'entouraient: « *Messieurs, c'est à nous à présent de faire voir si nous nous entendons à charger. Allons, Messieurs, en avant!* » et dans ce même moment il s'élance suivi de tout ce qui l'entourait. Les tirailleurs ennemis sont culbutés et prennent la fuite dans le village; là, l'ennemi, sous les ordres du prince Gortschakow, voulait disputer le village et arrêter notre marche; mais il fut repoussé et se retira sur Borna. Le régiment de hussards Schumski fut poursuivi par notre cavalerie, et ne s'arrêta que sur la rive gauche de la Pleisse, sous la protection d'une batterie qui canonnait continuellement nos colonnes, arrivant sur la grande route; ce qui fit qu'il n'y avait que notre corps d'armée qui était aux prises avec l'ennemi, vu que les corps Victor et Lauriston marchaient à droite par Priesnitz, Floesberg et Laussig, et ce ne fut qu'à Eyla que toute l'armée, sous les ordres du roi de Naples, fut réunie.

Le général Sokolnicki qui, le 8, avait pris Pennig, y fut attaqué le 10 au matin par toute la division du général Mohr, non-seulement en front, mais encore une colonne marchant par Bertelsdorf, Lunzenau, à Arendorf, tâcha de couper sa retraite. Il fallait le sang-froid et l'expérience du général Sokolnicki, forcé par ce mouvement de quitter Pennig, pour pouvoir opérer sa retraite sur Rochlitz, où il fut vivement poursuivi par le général Mohr, tandis que le général Baumgarten, de Klausewitz, et le colonel Obrien, de Mittweida, s'efforçaient également de le prévenir à Rochlitz et de l'en couper; mais toutes leurs tentatives furent vaines. Le général Sokolnicki nous rejoignit en avant de Borna, et amena un officier et une vingtaine de prisonniers.

Cette affaire, qui nous coûta quelques centaines de braves, eut pour grands résultats d'avoir paralysé le mouvement du corps de Kleinau, qui cherchait à nous prévenir par le grand chemin sur Leipzig.

Ce jour notre corps prit ses bivouacs sur les hauteurs de Goestenitz; le lendemain nous marchâmes sur Groebern, où nous restâmes jusqu'au 14. Là, l'ennemi essaya, le 13 vers le midi, une attaque de cavalerie sous les ordres du général Pahlen, mais qui fut repoussée. Cette attaque fut précédée d'un événement assez singulier. Les avant-postes étaient déjà placés, et le soldat commençait déjà à faire sa soupe, lorsqu'un officier d'état-major arriva et donna l'ordre de faire rentrer les postes et de les placer de l'autre côté de la ville : quoique personne ne le connût, ses ordres furent exécutés. Les piquets, voulant éviter la boue dans la ville, prirent leur chemin autour du bourg; mais à peine sont-ils arrivés de l'autre côté à la position désignée, qu'une colonne de cavalerie se présente pour forcer le bourg. Les coureurs entrèrent subitement; plusieurs soldats éparpillés par-ci par-là sont sabrés, et l'ennemi se présente à la porte de la maison où le

roi de Naples et beaucoup d'officiers d'état-major déjeûnaient. Les factionnaires à la porte firent feu sur les coureurs; sur quoi les piquets de service accoururent et trouvèrent le roi à cheval, le sabre en main, et sur le point de charger dans les rues l'ennemi qui faisait mine de vouloir les assaillir.